

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LA SITUATION RELIGIEUSE AUX ETATS-UNIS.

(Suite.)

Sans doute, les doctrines protestantes, sous leurs phases multi-formes, jouissent encore " d'une sorte de reconnaissance publique et de protection quasi-officielles, qui leur sont encore données dans les assemblées, dans les tribunaux et dans les chambres législatives." Cependant sa décroissance, comme nous venons de le voir, est bien marquée. Quelles en sont les causes? Le P. Hecker en assigne quelques-unes.

D'abord, l'opposition qu'il trouve entre le protestantisme et la constitution politique des Etats Unis : " Le génie des institutions et des mœurs américaines est en antagonisme complet avec les dogmes caractéristiques du protestantisme. Les institutions américaines ont pour base le principe, que l'homme est capable de se gouverner lui-même ; elle suppose l'existence et l'usage de la raison, du libre arbitre et de la force virtuelle qui permet à l'homme de pratiquer la vertu dans l'ordre des lois naturelles.

" Le protestantisme, par son dogme fondamental de l'entière dépravation, est la négation complète de ce principe et de ses conséquences. Il est donc impossible à celui dont les opinions politiques sont conformes au système américain, de demeurer protestant, s'il veut être conséquent avec lui-même. Tôt ou tard, il devra perdre, ou sa foi politique, ou sa foi religieuse, et c'est un fait bien connu de nous tous, que l'on voit de zélés protestants adhérer avec plus de confiance aux vérités objectives, qui sont l'âme de ses institutions politiques, qu'aux dogmes caractéristiques de leur

religion, accoutumés qu'ils sont à recevoir les premières comme indiscutables, tandis qu'ils soumettent les seconds aux interprétations variables et contradictoires du jugement personnel. Leur américanisme doit, dès lors, l'emporter sur leur protestantisme ; et quoiqu'il faille du temps pour opérer cette évolution, les résultats attendus nous sont déjà acquis. L'influence de nos libres institutions est l'élément éliminateur qui repousse de leur esprit les doctrines absolues du protestantisme, ne leur laissant que des bases surnaturelles."

Nous avons, dans ces paroles, le thème de prédilection du P. Hecker, ainsi que du célèbre docteur O. A. Brownson, savoir : la parfaite harmonie entre le catholicisme et la forme de gouvernement qui existe dans leur pays. Ces deux illustres convertis ont maintes fois développé ce sujet dans leurs ouvrages et dans leurs lectures au public.

La seconde cause du dépérissement actuel du protestantisme aux Etats-Unis, que signale le P. Hecker, est le dépeuplement de cette partie du pays, où règne presque exclusivement la religion réformée. Les détails fournis par le Révérend Père sur cet article sont trop instructifs pour n'être pas cités :

" Le Dr. Nathan Allan, de la ville de Lowell, dans l'Etat de Massachussets, montre que les familles américaines diminuent rapidement en nombre ; il prouve que la race puritaine primitive de la Nouvelle-Angleterre est au moment de disparaître. Il n'était pas rare autrefois, nous dit-il, que des familles américaines eussent dix enfants, tandis que maintenant il est de mode de n'en avoir que deux ou trois." Il ajoute : " Les relevés statistiques publiés à Boston, pour 1865, indiquent 5,276 naissances, sur lesquelles 3,515 proviennent de parents étrangers, 1,641 de familles américaines, et 60 non classées.

" Les tables de mortalité donnent 4,541 décès, dont 1,398 d'étrangers, et 3,143 américains. Le nombre total des naissances présente donc, dans cette ville, un excédant de 735 sur le nombre des morts, et le chiffre des morts, parmi les Américains, surpasse celui des naissances de 1,502. Si seulement les trois-cinquièmes des enfants américains atteignent l'âge adulte (et le docteur prouve que c'est le cas), cela rend la différence en moins encore bien plus sensible. Il résulte un déficit annuel de plus de deux mille personnes sur l'accroissement naturel de la population.

" Le relevé des naissances de la ville de Boston indique encore que, par rapport au chiffre de la population, les familles étrangères ont eu, en 1865, six fois plus d'enfants que les familles américaines."

Le Révérend Dr. John Todd, membre distingué du clergé protestant, a reproduit les paroles du Dr. Hoyer dans une brochure qu'il a publiée sur le même sujet, et, entre autres, un passage où il dit : " Aux yeux vigilants des médecins, aux regards non moins clairvoyants des membres du clergé, il est évident que, dans nos contrées, le mouvement de notre population native est arrêté, et que cette population tend même à diminuer. Dans nos familles, la moyenne des naissances ne donne que trois enfants ou au plus trois enfants et une fraction par mariage. Ainsi, tandis que les populations formées par les races étrangères renferment des familles nombreuses, nos familles d'origine américaine dépérissent et courent le risque de disparaître entièrement. Les documents statistiques présentés aux chambres législatives renferment à ce sujet des détails effrayants.

" On rapporte, dit ailleurs le même écrivain, que dans un quartier vaste et peuplé d'une belle cité de l'Ouest, il n'est pas né un seul enfant anglo-américain pendant trois années ! Ce rapprochement entre les dogmes religieux et cette décroissance alarmante a été signalé dès 1855. Il paraît ainsi, dit le Révérend Dr. Fish, dans le livre qui a pour titre : *la Primitive pureté ravivée*, que la loi d'accroissement pour les catholiques romains, pendant les dix dernières années, a donné des résultats quatre fois plus considérables que ceux obtenus par les chrétiens évangélistes. La loi d'accroissement des catholiques romains est de 65 par cent plus considérable que celle qui régit l'ensemble de la population aux Etats-Unis ; et si l'on compare à ce résultat les chiffres qui se rapportent aux confessions évangélistes, on trouve pour celles-ci une différence en moins de 11 par cent."

Tout ceci a été confirmé de nouveau par le même Dr. Allan dans une lecture qu'il a donnée à Boston, dans le cours du mois d'octobre dernier. On peut en voir un aperçu dans le *Catholic Telegraph*, du 13 novembre 1867.

Et à quoi faut-il attribuer ce dépérissement de la population ? Le P. Hecker va encore nous révéler le secret.

" La funeste multiplicité des divorces aux Etats-Unis, frappe d'un coup mortel l'institution de la famille ; la complète inhabileté du protestantisme à poser et à faire respecter le frein qu'exige la moralité publique, a donné naissance au mormonisme et aux libres amours, formes d'un paganisme dégradé, qui ne recrutent d'adhérants que parmi les sectes protestantes. En ce qui touche le divorce, je puis produire comme preuve de sa multiplicité les documents statistiques récemment publiés dans un seul Etat, celui de Connecticut où, dès les premiers temps de la colonisation, le

protestantisme a eu toute liberté d'imposer ses règles et ses traditions. Là, sur seize familles on compte un divorce, et le Connecticut n'est pas celui des Etats de l'Union où le plus grand nombre de divorces est annuellement prononcé. On peut lire dans tous les journaux, des annonces d'entrepreneurs de divorces, qui se chargent de le faire obtenir facilement et à bon marché, en garantissant contre toute publicité les noms des parties ou les motifs allégués pour la séparation. Il est naturel qu'une grande diminution de la population soit la conséquence de cet état de choses, et les médecins, aussi bien que les ministres des églises réformées, appellent sur ces faits l'attention du public par les communications qu'ils adressent aux journaux et aux revues, et par la publication de brochures consacrées spécialement au sujet dont il s'agit.

“ Les causes qu'allègue le Dr. Allan sont le petit nombre de mariages, la dégénérescence physique des femmes, et la ferme résolution des époux de n'avoir point d'enfants ou de n'en avoir qu'un nombre très-limité.”

A ces causes nous pouvons ajouter la pratique si répandue de l'avortement. Jamais dans l'histoire du monde, dit le Dr. Allan, dans sa *Lecture* à Boston, l'avortement n'a été si général qu'il l'est aujourd'hui dans notre pays. N'est-ce pas que Dieu fait payer chèrement aux hommes leur mépris pour sa loi et pour ses sacrements ? Il n'y a peut-être pas un des sacrements de l'Eglise auquel on ait fait une guerre plus acharnée qu'à celui du mariage. Luther lui-même a attaqué son unité en permettant la bigamie. Le protestantisme, en général, a nié sa dignité, en ne le considérant que comme un contrat purement naturel. Les gouvernements anticatholiques détruisent l'indissolubilité du mariage par le divorce. Il est clair que par là ils sapent les bases mêmes de la société, car la famille est le fondement de l'édifice social. De là, il suit que les plus grands ennemis de la société sont ceux qui portent atteinte au mariage. La *Revue Canadienne* a bien senti cette vérité ; nous l'en félicitons, et nous sommes heureux de voir qu'elle venge hautement les droits de ce sacrement. Notre mère la Sainte Eglise a toujours combattu vaillamment pour sauvegarder cette source de la vie humaine. Elle n'a pas craint d'affronter toutes les haines et toutes les vengeances de rois lubriques ; plutôt que de consentir à la violation du droit d'une légitime épouse, elle a permis à l'Angleterre de tomber dans le schisme et dans l'hérésie. Les faits sont là pour attester que l'Eglise a bien agi.

Un écrivain cité par le P. Hecker, le Dr. Hover, protestant,

prétend que sa religion ne mène aucunement à l'immoralité que lui et autres de ses co-religionnaires déplorent dans son pays.

“ On ne saurait, certes, dit cet écrivain, prétendre que le protestantisme, en tant que religion, encourage ou même tolère les pratiques qui conduisent à ce triste résultat.”

Directement et en frondant la logique, passe ; mais il est bien certain que le protestantisme y conduit indirectement ! Le principe, dit l'abbé Rorhbacher, sur lequel ils (les protestants et les incrédules) se fondent pour n'être point catholiques, justifie nécessairement tout ce qu'on peut faire, même de plus criminel. Le catholicisme est incontestablement, dans l'ordre religieux moral, l'autorité la plus grande. Par conséquent, ne point le reconnaître pour règle suprême, c'est implicitement n'y reconnaître aucune autorité, aucune règle. Dès lors, bien, mal, vertu, bonne œuvre, crime, ne sont plus que des mots qui n'ont point de sens. L'hérétique et l'incrédule philosophe vont plus loin ; non seulement ils repoussent l'autorité la plus grande, le catholicisme, mais ils posent en principe que chaque individu est à soi-même sa loi, son autorité, sa règle souveraine. De là, cette inévitable conséquence : tout ce qu'un homme quelconque juge devoir faire, vol ou meurtre, sera bien fait, car le voleur a le même droit d'être voleur, le meurtrier a le même droit d'être meurtrier que l'hérétique d'être hérétique, que l'incrédule d'être incrédule. De part et d'autre, c'est le même principe et la même conséquence ; il n'y a de différent que les objets auxquels on l'applique.

Messieurs, tirez-vous de ce mauvais pas comme vous l'entendez.

La chose est bien différente chez nous, de l'aveu même du Dr. Hoyer ; car il ajoute : “ Il n'y a aucun doute que les prescriptions de l'église romaine, appuyées d'un côté par la confession, et de l'autre par l'excommunication, ont conservé au monde la vie de plusieurs milliers d'enfants.”

A toutes ces causes déjà signalées, nous pouvons, d'après des autorités américaines, ajouter la négligence avec laquelle les mariages se font chez les protestants, dans cette contrée. On peut se marier devant tout ministre, chez le maire, chez le juge de paix, sans avoir de témoins, sans donner aucun renseignement sur ses antécédents.

“ La conclusion de ces faits n'est que trop évidente. L'église protestante, en tant qu'église, perd chaque jour sa puissance doctrinale et morale sur les masses, et elle est en complète décadence. Ses éternelles divisions, son absence de doctrine, son impuissance morale, la dépopulation parmi les sectateurs, dépopulation produite par la démoralisation sociale, qu'il ne saurait réprimer, enfin

le nombre toujours croissant de ceux qui désertent ses rangs pour se réfugier dans le sein de l'église catholique ou pour tomber dans le naturalisme, tout s'unit pour présager son extinction inévitable."

C'est précisément ce que l'on devait attendre du bon sens pratique des Américains. Comment pouvaient-ils rester attachés à la religion réformée ? Elle s'est si bien réformée qu'elle n'a rien conservé pour se recommander ni à l'esprit, ni au cœur. Elle ne se recommande pas à l'esprit, parce qu'elle veut juger d'un fait, de la révélation, tout en rejetant le seul témoin qui puisse constater ce fait, c'est-à-dire l'église catholique. Elle ne se recommande pas au cœur, parce qu'elle est froide, égoïste, orgueilleuse ; elle n'a pas l'onction, ni la suavité de l'Esprit-Saint. Est-il donc étonnant qu'on l'abandonne ? Plusieurs, sans doute, quittent le protestantisme pour tomber dans le rationalisme, et pour n'avoir plus de croyances religieuses ; mais, grâce à Dieu, quel bel horizon s'ouvre devant l'église catholique, dans ce splendide pays des Etats-Unis !

Plusieurs causes sont à l'œuvre pour préparer un magnifique triomphe à notre sainte religion au milieu de ce grand peuple. La première de ces causes, nous osons le dire, c'est l'absence de fanatisme. Ceci se manifeste partout. Nous connaissons personnellement des faits à ce sujet, qui sont assez notables pour que nous les citions ici, en ménageant toutefois les noms des localités et des individus, autant que la prudence le demande.

Par exemple, dans une certaine grande ville, le ministre d'une des églises les plus à la mode, étant à la veille de faire un voyage en Europe, alla prier l'archevêque catholique d'envoyer un prêtre pour desservir son troupeau, pendant l'absence de leur pasteur. Dans un autre Etat, les habitants d'un district assez considérable, firent des instances, bien que tous protestants, pour obtenir un curé, promettant de lui bâtir une église et de pourvoir à tous ses besoins.

Dès que l'on donne une mission quelque part, les protestants y affluent et s'y comportent avec une parfaite décence, et cela tous les jours, pendant des semaines. Souvent, ces bonnes gens invitent les prédicateurs de ces missions à leur table. Les ministres eux-mêmes sont quelque fois aussi diligents à assister aux sermons que leurs ouailles. S'agit-il d'organiser un bazar, un concert, ou autre œuvre semblable, dans un but de charité, les protestants donnent volontiers leur concours. On doit en dire autant de leurs généreuses souscriptions pour bâtir des églises et autres établissements catholiques. L'an dernier, un quaker de Philadelphie laissa \$100,000 aux Sœurs de Charité, pour un hôpital. Les meilleurs médecins protestants de Boston accordaient leurs services gratis.

aux orphélinats et aux hôpitaux de ces mêmes religieuses. La fière université de Harvard conféra ses plus hauts degrés académiques à Mgr. Fitzpatrick ; et il n'a tenu qu'à ce prélat d'être nommé, par l'Etat du Massachussets, un des visiteurs de cette célèbre demeure des sciences. Le congrès national a voulu entendre la voix de Mgr. Hughes et d'autres orateurs catholiques. Le président lui-même des États-Unis assista aux séances publiques du dernier concile tenu à Baltimore. Pendant la dernière guerre, on n'avait pas coutume de dire beaucoup de bien des généraux Banks et Butler. Cependant, le premier se fit le père nourricier, en pays ennemi, des religieuses catholiques, qui, dit-on, ne l'avaient pas reçu avec trop de politesse. Butler se montra, en maintes occasions, plein de bienveillance pour les prêtres et les hospitalières des catholiques, lors même qu'il congédiait sans façon des ministres protestants. Interrogé à Washington sur la question de la guerre, et en particulier sur l'à propos de multiplier les aumôniers de l'armée, il aurait répondu, dit-on, comme un adepte tout frais des bancs de l'école : " Je distingue : les aumôniers protestants, pas du tout ; les aumôniers catholiques, plus vous en aurez, mieux ce sera." C'est au plus fort de la guerre, que la lecture de la Bible protestante cessa d'être obligatoire dans les écoles de Boston. Les discours des orateurs des deux Chambres, à cette occasion, faisaient honneur à la largeur de leurs vues.

Mais c'est surtout dans l'éducation que l'on remarque l'absence de bigoterie. Partout, ils envoient leurs enfants à nos institutions littéraires. Le président actuel, Andrew Johnson, a confié son fils aux Jésuites de *Georgetown College*. Le fameux Horace Greely plaça sa fille, comme pensionnaire, chez les Dames du Sacré-Cœur ; Banks avait sa fille au couvent de Frederick, et les enfants de Butler étaient élevées par les Visitandines de Georgetown. Du reste, les protestants ont, surtout pour ce qui regarde l'éducation des jeunes personnes, une bien plus grande confiance dans nos religieuses que dans leurs instituteurs ou institutrices co-religionnaires. Des dames qui, pour le moment, ne voudraient certainement pas être catholiques, mettent leurs enfants dans des pensionnats de religieuses, pour qu'elles soient en bonnes mains et sûres d'être bien élevées. Mais nous en disons trop sur un chapitre que nous pourrions prolonger indéfiniment.

Un autre moyen dont la Providence se servira pour éclairer le peuple américain, c'est la tendance au ritualisme, ou, pour parler plus généralement, la tendance à imiter l'église catholique. Ce mouvement a pris naissance il y a plusieurs années, comme on peut le voir dans les *Questions of the Soul* du R. P. Hecker. Les

beaux rêveurs de Brook Farm, de Fruitlains, les Frères de Ste. Croix de la Caroline en sont autant d'exemples frappants. Le *Catholic World* donnait dernièrement des détails intéressants sur le progrès du ritualisme à New-York. On voit qu'il a envahi le desservant de la première des églises épiscopaliennes de cette ville. La soif, le besoin de la vérité, se fait sentir partout. La grande guerre qui vient de finir a été l'occasion de bien des crimes; mais, en revanche, elle a fait du bien. Par l'entremise de nos aumôniers et de nos hospitalières, elle a fait connaître, estimer la religion catholique. On a abandonné ses anciens préjugés; on a vu, de ses propres yeux, que les prêtres n'ont pas de cornes, ni de pieds de boucs, et que les sœurs ne sont pas des ogres privés de tout sentiment humain. Il est incroyable le respect que ces bonnes religieuses inspiraient à toute espèce de personnes. Ceux qui ne faisaient aucune attention aux *nurses* séculières, étaient pleins de respect pour la vierge vouée à Jésus-Christ. Ces altiers Texains, qui ne craignaient ni Dieu ni diable, tremblaient devant la sœur de charité. Permettez-moi une anecdote; la gravité de la *Revue* ne la rejettera pas, je l'espère.

Un pauvre soldat se mourait. Un aumônier catholique l'exhorte à bien profiter des quelques instants de vie qui lui restent, pour éviter l'enfer et s'assurer le ciel. Le mourant le regarde d'un œil étonné, et dit:—Quant à votre ciel et à votre enfer, je n'en sais rien; je ne m'y entends pas; mais je connais un peu les anges. Frappé par la singularité de la remarque, le prêtre demande:—Eh bien! qu'est-ce que vous savez sur les anges? Le malade répond:—S'il y a des anges, *that gal with the big white bonnet is one*; et il indiquait du doigt une fille de St. Vincent de Paul. Je ne sais pas si ce que vous me dites est vrai, continua le fils de Mars; mais si *that gal with the big white bonnet* affirme que c'est vrai, je m'y rendrai. On fait appel à l'hospitalière.—Oui, mon brave, tout ce que l'aumônier vous dit est vrai.—Oh! bien, dans ce cas, je ferai ce que vous voudrez. Et une heure plus tard le pauvre blessé expirait en prédestiné. Combien de soldats durent leur salut à ces bonnes sœurs! Une seule de notre connaissance en baptisa plus de cent, dans l'espace d'un mois. Qui donc nous écrira l'histoire des conversions qui eurent lieu pendant cette longue et sanglante guerre? Si l'auteur s'y prenait bien, il ferait un livre des plus intéressants.

Autant le clergé catholique a gagné dans l'estime publique, autant les ministres protestants y ont perdu. Ils sont regardés, dans le midi surtout, comme les vrais instigateurs de la dernière guerre civile. Cette idée est aussi partagée par tous les démocrates des

Etats du Nord. De là, une grande indignation contre ces messieurs. Quoique nous ne soyons pas du nombre de ceux qui prétendent que le clergé n'ait rien à voir en politique, puisque nous soutenons la subordination du temporel au spirituel, de l'Etat à l'Eglise, cependant, ces belles vérités ne peuvent pas être appliquées au protestantisme, car le protestantisme n'est pas la religion du Christ. Ensuite, ces ministres ne se sont pas contentés de donner de sages avis, de mettre la vérité et le bon droit au clair ; ils se sont, de plus, montrés de vraies girouettes politiques, que tous les vents faisaient changer de direction. Ils ont partagé, attisé toutes les haines, tous les acharnements des différents partis qui s'égorgeaient dans l'arène. Et quel fruit ont-ils retiré de cette intervention intempestive ? Nous l'avons déjà dit : le ridicule et le mépris. Ils subissent le sort des deshabitués du vrai ; on ne les croit plus, lors même qu'ils ne sont plus menteurs.

La grande effervescence du *Know-Nothingism* a abouti à des résultats analogues pour nous. Loin de faire au catholicisme le mal qu'il méditait, il a, au contraire, fait converger vers l'Eglise beaucoup d'esprits distingués. Ces derniers voulurent savoir si tout ce que l'on débitait contre les catholiques était bien fondé. Ils ont lu, étudié, pesé les accusations, et ils ont fini par ouvrir les yeux à la lumière de la foi ; ou, du moins, par renoncer à leurs anciens préjugés.

De plus, au dire du P. Hecker, les raisons qui détournent ses compatriotes des doctrines de la réforme, se changent en autant de motifs puissants pour les conduire au catholicisme. Ils s'aperçoivent mieux, de jour en jour, de la parfaite concorde qui règne entre leur constitution gouvernementale et les dogmes de l'église catholique. Ils voient qu'il, n'y a aucune hostilité entre eux, que l'église catholique leur prêterait un merveilleux secours, qu'elle sanctionnerait et consoliderait leurs institutions politiques et sociales. Cet état de chose éveille, nécessairement, la sympathie des cœurs généreux et annonce de beaux jours pour l'avenir.

Toutes les causes favorables à la propagation du catholicisme, que nous venons d'énumérer, peuvent être considérées comme négatives ; mais, toutes, elles enlèvent de grands obstacles à la marche de la vérité. Il y a une préparation négative à la foi que l'homme peut et doit faire ; la préparation positive dérive directement de Dieu, bien qu'elle aussi, implique la coopération de l'homme. L'Eglise, cet ambassadeur de Dieu sur la terre, est noblement à l'œuvre aux Etats-Unis. Quel progrès depuis un demi-siècle ! Alors, il y avait, dans ce territoire immense, un seul évêque catholique ; aujourd'hui, il y en a près de cinquante. A la fin du dernier

siècle, le nombre des catholiques de New York, par exemple, s'élevait à cinq mille environ, maintenant, il est de près de cinq cents mille, divisé entre plus de trente paroisses. Il n'y a presque aucun des grands ordres religieux de l'Eglise, qui n'ait des maisons florissantes parmi les Américains ; et les vocations religieuses, surtout pour les communautés de femmes, sont nombreuses.

On peut répondre que cette expansion de notre religion est due à l'immigration. C'est vrai ; l'immigration y a beaucoup contribué ; mais, comme le remarque le P. Hecker, nous voyons des conversions au catholicisme dans toutes les classes et dans toute l'étendue de la grande république. Pour vérifier cette assertion, nous n'avons qu'à lire, dans les journaux catholiques, les comptes-rendus qu'ils donnent des retraites ou missions, et de l'administration du sacrement de confirmation. Nous savons, de source certaine, qu'un prêtre de Washington a baptisé quarante convertis en six mois. Un autre, dans une seule ville, en baptisa en douze ans six cents. Il est prêtre maintenant depuis vingt-cinq ans, et il a assuré à celui qui trace ces lignes que, pendant ce temps, il a reçu l'abjuration de quatre mille, dont neuf étaient des ministres protestants. Nous connaissons une église, dans une grande ville, dans laquelle il y a, tous les ans, au moins cent conversions. Nous ne citons que des faits. Dans un collège que nous pourrions nommer, il y a eu, l'an passé, vingt conversions parmi les élèves ; dans un second, il y en eu dix-sept ; dans un troisième onze, et ainsi de suite pour plusieurs autres collèges. Le même résultat se produit, et peut-être avec des proportions plus vastes, dans les pensionnats de filles. Et ne dites pas que ce sont des abjurations forcées, non ; jamais on ne baptise un enfant sans le consentement préalable de ses parents.

Les conversions obtenues dans les missions ou retraites publiques prêchées aux fidèles, ne sont pas moins consolantes. Ces exercices ne durent jamais plus de trois semaines ; cependant, il arrive souvent que les conversions atteignent le chiffre de dix-huit, vingt, trente, quarante, cinquante, et même au-delà de quatre-vingt, pour ne pas parler de ceux, qu'à défaut de temps, on est obligé de laisser sur la voie. Un missionnaire nous racontait que, dans l'espace de trois ans, lui et ses deux ou trois confrères, avaient reçu l'abjuration de deux mille cinq cents personnes. Enfin, l'une des premières autorités ecclésiastiques des Etats-Unis assurait que l'on pouvait évaluer le nombre des conversions à vingt mille par an. Ce chiffre peut, au premier coup-d'œil, paraître excessif ; mais il y a, dans ce vaste pays, au moins deux mille prêtres, dont la grande majorité a charge d'âmes. Or, sur ce nombre, nous croyons qu'il y en a peu qui n'aient continuellement quelques personnes qu'ils

préparent à l'admission dans l'Eglise. Plusieurs, nous le tenons de bonne source, en ont toujours un nombre considérable. Ajoutons à cela, les conversions qui ont lieu dans les collèges et les couvents, dans les retraites, et, tout bien compté, ce chiffre ne semblera pas exorbitant.

Voilà donc, ce nous semble, une situation bien consolante pour tout cœur catholique. Elle doit nous exciter à prier beaucoup pour la conversion de cette grande république. Si elle et notre souveraine, l'Angleterre, renaissent sous la houlette de Pierre, quel bien incalculable pour l'Eglise ! Il y a de la sève, de la vigueur dans ces peuples commerçants ; s'ils étaient bien dirigés, quel renfort ce serait pour la cause de Jésus-Christ ! Rien de plus mâle et, en même temps, de plus soumis, que ces belles natures, quand elles ont été régénérées par les sacrements du Fils de Marie. *Non angli sed angeli forent si essent christiani*, disait ce grand pape qui les aimait si bien. Ils se donnent à l'Eglise corps et âme ; ils sont prêts à tout, dès que la religion leur fait appel. Aussi, voyez un peu ce que font les catholiques des Etats pour l'entretien de leur foi. Quelle générosité inépuisable pour l'orphelin et le pauvre ! Feu le Dr. Ives organisa un grand bazar à New York, pour les enfants qu'il avait recueillis avec une sollicitude et une tendresse maternelle, et le public lui répondit par cent mille piastres. Dans d'autres occasions, un bazar produisit trente-quatre mille piastres pour les Sœurs de Charité et vingt-sept mille pour les Sœurs de la Merci. La quête annuelle pour les enfants orphelins, dans la même ville, n'est jamais, nous le croyons, au-dessous de cinquante mille piastres. Rappelons-nous aussi les sommes princières que les évêques américains firent déposer aux pieds du Souverain Pontife. Il est vraiment étonnant de voir comment ces bons catholiques des Etats peuvent suffire à toutes les demandes. Cependant, à entendre parler certaines gens, il n'y a rien de bon aux Etats. Il est vrai que, chez eux, tout le monde travaille assidûment pour faire de l'argent ; mais aussi, et ceci est digne de remarque, ils savent dépenser cet argent, ils savent être riches. Ils n'ont rien des mesquineries qui s'attachent si souvent à ceux qui font ou qui ont fait leur fortune. S'ils deviennent catholiques, ces Américains, ils ont tout le matériel nécessaire pour faire un grand peuple.

L'attitude actuelle de nos voisins, vis-à-vis de l'Eglise, est donc encourageante à tous égards. Le P. Hecker suggère les moyens qui, selon lui, paraissent les plus propres à entretenir et à accélérer la marche de son pays vers la communion romaine. Ces moyens, sur lesquels, du reste, l'épiscopat américain a fortement insisté dans son mandement général à l'issue du dernier concile de Bal-

timore, ces moyens, disons-nous, sont, d'abord, l'accroissement du clergé. Ce point est, dans les circonstances actuelles d'une urgence extrême : car, dans certaines localités, il ne se trouve qu'un prêtre pour quatre mille âmes. Mais, grâce à Dieu, les aspirants au sacerdoce se multiplient. Il nous a été donné de voir souvent jusqu'à cinq, six, sept et même jusqu'à onze prêtres sortir d'un seul collège, à la fin d'une année scolaire. Toutefois, ce n'est pas assez d'avoir des lévites, il faut les bien élever, les former longuement aux vertus sacerdotales. C'est dans ce but que le P. Hecker souhaite que l'on augmente le nombre des grands séminaires. Les évêques font leur possible pour réaliser ce désir, qui est avant tout le leur. Il existe déjà, aux Etats, de grands séminaires qui sont fort beaux et parfaitement organisés. Celui de Troy rivalise, sous plusieurs rapports, avec l'établissement situé sur le flanc du Mont-Royal ; si nous sommes bien informés, le chiffre actuel de ses élèves dépasse la centaine. L'archidiocèse de Baltimore est bien pourvu sous ce rapport ; son grand séminaire est sous l'habile direction de ces maîtres dans l'art de former le prêtre, je veux dire les Messieurs de St. Sulpice. L'évêque de Philadelphie construit en ce moment un séminaire d'une splendeur de palais. Plusieurs autres établissements semblables, dans les différents diocèses, offrent toutes les facilités pour une bonne éducation ecclésiastique.

Enfin " bien d'autres améliorations sont urgentes et sollicitent notre zélée coopération. De ce nombre, sont les sociétés pour la publication et la distribution de bons livres catholiques à bon marché ; les bibliothèques publiques créées dans le même but et propres à répandre l'éducation religieuse et laïque ; les institutions pour la jeunesse abandonnée, tels qu'orphelinats et asiles ; les refuges de miséricorde, sous la direction des Sœurs du Bon Pasteur ; l'augmentation du nombre des Sœurs de la Merci et des Sœurs de Charité ; les hospices et hôpitaux ; les associations d'adultes, ayant pour objet un mutuel perfectionnement intellectuel et religieux : enfin, et surtout, le soutien et l'extension de la Société de St. Vincent de Paul."

Le R. P. Hecker a lui-même réalisé, pour la ville de New York, la société pour la publication et la distribution des bons livres catholiques à bon marché. Cette société mérite d'être grandement encouragée. Il y a tant de plumes et de libraires mercenaires qui nous inondent de toutes parts de livres pernicieux. Ces livres font un mal extrême ; ils empoisonnent les intelligences et les cœurs. N'y aura-t-il donc personne qui se dévouera à la belle mission de s'opposer, autant que faire se peut, à l'influence néfaste de ces des-

tructeurs des âmes ? Oui, il y aura quelqu'un. La société du P. Hecker est fondée pour cette fin, et déjà, elle a fourni des preuves solides du bien immense que nous pouvons en attendre. On peut voir, à la fin de chaque livraison du *Catholic World*, le catalogue toujours croissant des précieux ouvrages que cette société nous a procurés ; elle émet aussi de petites brochures, sur toute espèce de sujets concernant le catholicisme, pour servir d'antidote aux *tracts* disséminés par des gens qui paraissent ne pas savoir comment se défaire de leur peu d'esprit, de leur temps et de leur papier.

Le P. Hecker indique les associations d'adultes, comme moyen très-apte à promouvoir les intérêts de la religion. Il a raison ; voyez comme l'iniquité multiplie et s'entoure de ces sociétés. Quelle plaie affreuse, pour le genre humain, que toutes ces sociétés impies condamnées par l'Eglise. L'épiscopat américain comprend fort bien la puissance de cette arme, quand elle est convenablement maniée ; c'est pourquoi, dans sa dernière assemblée générale, il n'a rien tant recommandé au clergé, que d'établir des congrégations d'hommes et de jeunes gens. Il existait, déjà, plusieurs sociétés de cette nature aux Etats. A St. Louis, on dit qu'il y a une congrégation de messieurs qui compte plus de trois cents membres, d'une ferveur exemplaire. Dans New York, il s'en trouve dans toutes les paroisses. Quelques paroisses en ont même jusqu'à trois, chacune composée de plusieurs centaines d'adultes. Quel ravissant spectacle de les voir, tous ensemble, s'approcher de la sainte table, une fois par mois ; de les voir faire, le dimanche, le catéchisme aux enfants ; allant par la ville à la recherche des enfants qui se négligent, ou même des parents sans sollicitude pour leurs âmes. Parmi ces congréganistes, il y a des commis, des médecins, des avocats, l'espoir des meilleures familles. Et ces jeunes gens se présentent à l'église, le jour de la communion générale, portant sur leur poitrine la médaille de Marie : ils ne craignent pas de pratiquer leur religion, de consacrer leur dimanche au Seigneur. Le qu'en dira-t-on ne les préoccupe pas : il n'est pas nécessaire de les violenter pour les faire assister, tous les dimanches, aux exercices de leur congrégation. Nous en avons connu, de ces jeunes gens, qui possédaient des millions et qui n'auraient jamais manqué de se confesser toutes les semaines. Quel effet ne doivent pas produire de pareils exemples ! La première chose que font ces congréganistes, quand ils passent d'une ville à une autre, c'est de rechercher le directeur de la congrégation de la Ste. Vierge, afin de lui présenter leur diplôme et réclamer leurs privilèges. Voilà comment ces catholiques américains savent allier le temps et l'éternité. Pussions-nous voir multiplier des exemples si beaux !

Voilà donc le tableau que le P. Hecker déroule devant nos yeux. Tel est le consolant spectacle auquel il nous fait assister avec d'autant plus d'agrément que nous savons que les couleurs ne sont point exagérées. Nous ne sommes pas Américains ; mais nous aimons le bien partout où il se rencontre ; nous sympathisons avec tous les catholiques, nous prenons une large part de la joie que les succès de l'Eglise ne manquent jamais d'éveiller dans tous les cœurs catholiques.

Une autre raison, aussi, nous fait contempler, avec une complaisance toute spéciale, cette abondante moisson qui se prépare à nos portes. Cette raison est une raison patriotique, c'est la part que le Canada peut réclamer dans la culture de ce champ du père de famille. Nous y avons envoyé des évêques et des archevêques ; les filles de notre Marguerite Bourgeois, de madame d'Youville, de la Providence et des Saints Noms de Jésus et de Marie, fécondent de leurs sueurs cette terre si fertile. Nos compatriotes y portent leurs pas tous les ans ; espérons que leur arrivée, comme celle des Irlandais et des catholiques Allemands, sera un gage de nouvelles prospérités pour l'Eglise notre mère. Ce sont les frères de vos ancêtres, Canadiens-Français, qui ont planté le bel arbre de notre foi aux Etats-Unis. Les noms des Flaget, des Maréchal, des Brunet et de tant d'autres, y seront bénis à jamais. Dernièrement encore, nous avons vu partir de notre pays des phalanges sacrées, qui allaient se dévouer à la propagation de la foi parmi les Américains. Nous avons aussi élevé, dans nos collèges et dans nos séminaires, bon nombre des membres de leur clergé. Quel bonheur de participer à une œuvre si grandiose et si divine ! La moisson est blanche ; puisse le Seigneur envoyer par milliers de dignes ouvriers pour la cueillir !

S. J.

SCENES
DE LA
GUERRE DE L'INDEPENDANCE DU MEXIQUE.

DEUXIÈME PARTIE.

LE FALOT DU PONT D'HORNOS.

CHAPITRE IX.

LA DIVINITÉ DES EAUX.

(Suite.)

A peine le capitaine don Cornelio Lantejas fut-il en plein air avec ses deux compagnons et à quelques pas de l'hacienda qui avait manqué de lui devenir si fatale, qu'il se sentit en proie à l'espèce de défaillance nerveuse dont il était toujours atteint après ses accès intermittents d'héroïsme. *

Il suivit donc à peu près machinalement l'Indien, qui se dirigeait, en repassant le fleuve, vers le lac d'Ostuta, où, un moment, il avait désespéré de pouvoir se rendre, et qu'il disait ne pas être éloigné d'une lieue.

A mesure, cependant, que don Cornelio s'écartait du repaire d'Arroyo, il reprenait son sang-froid, et il désira savoir comment l'Indien était parvenu à s'échapper et à reconquérir les papiers auxquels ils étaient redevables tous trois de la liberté et de la vie.

Costal le satisfît en quelques mots, car, toutes ses pensées étaient absorbées par le voisinage du lac merveilleux dans lequel il espérait enfin trouver la divinité des eaux, objet de ses vœux les plus ardents.

Sans se douter du moindre danger, il était tombé, ainsi que le nègre après lui, dans un poste de vedettes d'Arroyo, et de là, il avait été conduit à l'hacienda, interrogé et soupçonné d'espionnage ; car le guerillero avait la manie de voir des espions dans tous ceux que le hasard livrait entre ses mains.

Occupé, pour le moment, à faire visiter partout dans l'hacienda et à en torturer le maître pour lui faire déclarer ce qu'il désirait savoir, Arroyo avait remis à un peu plus tard à décider du sort de l'Indien. Préalablement, on l'avait laissé au milieu des soldats qui bivouaquaient dans la cour.

Arrêté au moment même où il croyait voir tous ses vœux comblés, l'Indien, pendant la première heure de sa captivité, avait été en proie à un accès de rage et de désespoir qu'il serait impossible de décrire ; peu à peu, cependant, son calme ordinaire revint, et il en avait employé toutes les ressources pour s'échapper, mais en vain.

Le seul espoir qui lui restât désormais était que, si don Cornelio tombait dans la même embuscade que lui, les lettres de créance, dont il était porteur serviraient non-seulement à la délivrance du capitaine, mais encore à la sienne.

Costal calculait avec angoisse le temps qui s'écoulait, lorsque le Gaspacho, prêt à se mettre en selle pour un point assez éloigné de San Carlos, se mit à raconter de quelle façon il s'était emparé d'un dolman qu'il avait déjà convoité sur les épaules de son possesseur et qui lui venait bien à point pour remplacer sa veste en lambeaux.

L'Indien, à ce récit, avait reconnu que le capitaine était prisonnier comme lui, quoiqu'il ne l'eût pas vu entrer. Ses gardiens, loin de soupçonner sa force et son intrépidité, l'avaient laissé libre de ses mouvements ; alors Costal s'était approché du bandit en réclamant le dolman comme appartenant à l'officier qu'il accompagnait. Le Gaspacho refusait tout naturellement de le restituer, et il le remettait sur ses épaules après l'avoir fait admirer à ses compagnons. Il avait déjà passé un bras dans une manche quand, du poignard caché dans sa ceinture, l'Indien frappa le bandit et lui arracha le précieux vêtement.

Dès qu'il l'eut en sa possession, il le roula autour de son bras, se fit du corps de Gaspacho un bouclier encore vivant, et le rejetant avec une vigueur prodigieuse à ses ennemis stupéfaits, il gagna la

salle où il venait d'apprendre qu'on avait amené le capitaine. On sait le reste.

L'Indien et le nègre, délivrés à temps, pouvaient gagner le lac avant le lever de la lune, et, dès qu'elle paraîtrait, commencer leurs incantations aux divinités des eaux et des montagnes, Matlacuezc et Tlaloc. Toutefois, il y avait un point délicat à régler entre le Zapotèque et le capitaine.

Essayer de détourner l'Indien de se livrer à ses absurdes et superstitieuses pratiques eût été peine perdue, et don Cornelio connaissait trop bien Costal pour l'entreprendre ; proposer de l'accompagner n'était guère plus convenable. Les croyants, à quelque religion qu'ils appartiennent, se trouvent gênés dans l'exercice de leur culte par le voisinage des incrédules.

Don Cornelio pensait bien qu'au cas où l'Indien eût admis sa présence, il n'eût pas hésité à n'attribuer qu'à elle seule la cruelle déception à laquelle il ne pouvait échapper.

Il fallait donc que le capitaine restât seul, et c'était ce qui lui souriait le moins, si près encore du repaire des bandits d'Arroyo. Comme il allait, cependant, s'assurer des intentions de Costal, celui-ci le prévint.

“ Il est peu probable, dit-il, que Votre Seigneurie puisse rencontrer une cabane encore habitée si près de ce nid de brigands ; la moindre hutte doit être déserte ; mais je présume que, pourvu que vous trouviez un toit pour vous abriter...

— Vous ne désirez donc pas que je sois admis, comme vous, à présenter mes respectueux hommages à Tlaloc ou à sa compagne ?
repondit le capitaine.

— J'aimerais autant... beaucoup mieux même, reprit l'Indien en hésitant, car il n'osait avouer que la présence de Lantejas lui était à charge, que Votre Seigneurie...fut ailleurs... qu'auprès de nous ; et puis d'ailleurs, ajouta-t-il vivement, c'est une affaire sérieuse que celle de converser avec les esprits du monde supérieur ; tenez, voilà le brave Clara qui pâlit à cette seule pensée. (Le visage du nègre présentait, en effet, une espèce de teinte gris de fer.) Voyons, Clara, il est encore temps de reculer si vous avez peur.

— C'est la lune qui me rend pâle, parbleu ! s'écria le nègre en s'affermissant sur ses étriers sans penser que la lune ne brillait pas encore. Je ne reculerai pas d'un pouce devant le génie des *placers* d'or.”

Le capitaine mit fin à la discussion en disant à l'Indien qu'il concevait sa répugnance à admettre des témoins à ses pratiques superstitieuses, et que, de son côté, il était trop bon chrétien pour vouloir assister à un acte que ses principes religieux répro-

vaient, et, qu'à défaut d'une cabane habitée ou non, la nuit était assez chaude pour qu'il pût les attendre à la belle étoile.

— Eh bien ! acheva Costal, si d'ici à un quart d'heure, nous ne trouvons pas l'abri que nous cherchons pour vous, nous devons nous séparer, car déjà le vent qui fraîchit m'annonce le voisinage du lac."

Les voyageurs continuèrent leur route en silence ; mais l'aspect du paysage, qui devenait de plus en plus sauvage, ne laissait que peu d'espoir de rencontrer une habitation, quelque modeste qu'elle fût.

Les trois compagnons ne tardèrent pas à arriver sur la lisière d'une vaste et verte savane. Quelques flaques d'eau, éparses çà et là, y brillaient comme des miroirs, et un bouquet de palmiers entouré d'une végétation touffue en occupait le centre.

— Votre Seigneurie sera là comme dans un fort ; vous serez invisible derrière ces arbres, tout en voyant de loin autour de vous, s'écria Costal.

Don Cornelio accepta cet abri à défaut d'autre, et se sépara pour la seconde fois de ses deux compagnons de route, qu'il suivit de l'œil aussi longtemps que l'éloignement ne les lui cacha pas. Quand ils eurent disparu, il se disposa à gagner le centre de la savane. Malheureusement il arriva ce qu'il aurait dû prévoir, c'est-à-dire, que le sol de la savane était si humide ou plutôt si noyé, que, de quelque côté qu'il se dirigeât, son cheval enfonçait jusqu'aux genoux et refusait d'avancer.

Après bien des tentatives inutiles, don Cornelio fut forcé de renoncer à pénétrer jusqu'au bouquet de palmiers, surtout lorsque la brise lui emporta la fétide odeur de musc qu'exhalaient les caïmans dans leurs fangeuses retraites.

Cependant, pour ne pas s'éloigner davantage de ses deux compagnons, le capitaine s'avança dans la direction qu'ils venaient de suivre, et se mit à la recherche de quelque autre position aussi sûre que celle qu'il venait d'être forcé de quitter.

Don Cornelio craignait avec quelque raison que les bandits subalternes d'Arroyo, désireux de venger la mort du Gaspacho, n'eussent pas pour l'envoyé de Morelos la même considération que leur chef. Il n'avait pas oublié que celui-ci avait ordonné qu'on se mit à la poursuite de la maîtresse de l'hacienda.

Il crut en effet entendre des bruits vagues qui l'inquiétèrent, et il accéléra le pas de son cheval.

Le noir et l'Indien s'étaient engagés dans un massif de grands arbres, et, quand le capitaine l'eut traversé, il entra dans une vaste plaine rase, au milieu de laquelle il se fût trouvé comme le

cerf loin de ses fourrés, à la merci des hommes sanguinaires d'Arroyo.

Une chaîne de montagnes pelées bornait la gauche de ces terrains découverts, et en face de lui, quand il eut marché un quart d'heure de plus, se dessina dans l'éloignement, puis bientôt s'étendit presque à ses pieds, une large nappe d'eau sombre et livide.

A cet aspect lugubre, à la vue d'une colline couronnée de brouillards qui s'élevait au milieu de la nappe d'eau, don Cornelio, sans l'avoir jamais vu, reconnut le lac d'Ostuta.

Le hasard l'avait fait arriver là malgré lui, et sa curiosité, soudainement éveillée, devint si pressante, qu'il résolut de la satisfaire. Sa conscience de chrétien lui reprochait bien un peu cette curiosité ; mais, le capitaine finit par se persuader que, loin de commettre une faute, en assistant pour ainsi dire à une cérémonie païenne, c'était, au contraire, une œuvre méritoire d'assister à la confusion d'un infidèle.

A peu de distance, un bois sombre et touffu, le même que celui où don Mariano était campé et au-dessus duquel il voyait s'élever le sommet de hauts palmiers, lui parut présenter le point d'observation le plus favorable.

Il pouvait, en montant sur l'un des arbres qui formaient la lisière du bois, dominer l'étendue de la nappe d'eau, et un silence profond lui promettait une sécurité complète.

Il choisit l'arbre au haut duquel il crut pouvoir le plus facilement grimper, attacha son cheval à ses branches basses, et, sa carabine en bandoulière, il grimpa résolûment jusqu'à l'endroit d'où sa vue pouvait s'étendre sans obstacle.

Peu de minutes après, la lune se montrait pleine et radieuse. Où était Costal à cette heure solennelle tant attendue par lui ? Voilà ce que se demandait le capitaine lorsqu'il crut s'apercevoir que, à la clarté répandue autour de lui, semblaient s'éveiller tout à coup et à la surface du lac, et la colline dont ses eaux baignaient la base, et le bois sombre au-dessus duquel il dominait.

Des lueurs bizarres paraissaient s'échapper des flancs de la colline et des sons étranges venaient frapper son oreille.

Le système nerveux était facile à ébranler chez l'ancien étudiant en théologie, et il commença, mais trop tard, à se repentir d'être venu dans ce lieu désert, où de singulières choses pouvaient se passer peut-être ; car son aspect sauvage portait, nous croyons l'avoir dit, une terreur involontaire dans l'âme.

Tout à coup, il tressaillit, comme le faisaient au même instant les deux domestiques de don Mariano, à la vue d'un homme, d'un

Indien, qui venait d'apparaître sur les bords du lac. Seulement, sa frayeur fut de plus courte durée ; car, dans l'homme qui battait de ses mains les roseaux du lac, la clarté de la lune lui fit reconnaître Costal.

De la position élevée où il se trouvait, il put voir plus loin ce que les domestiques ne voyaient pas, un autre également nu. C'était le nègre, et ce ne fut pas là le trait le moins bizarre de ce singulier tableau, que celui de ces deux corps athlétiques, l'un rouge comme du bronze florentin, l'autre noir comme un bloc d'ébène. Puis, l'un et l'autre se mirent à la nage et disparurent bientôt à ses yeux, comme à ceux des gens de don Mariano.

Quoiqu'il éprouvât, à peu de chose près, le désappointement d'un spectateur tout à coup frustré du spectacle commencé ; comme la vue de ces deux hommes, qu'il savait lui être dévoués, avait suffi pour dissiper sa frayeur passagère, le capitaine réfléchit qu'il était plus en sûreté pendant leur absence au sommet de son arbre que dans un lieu découvert, et il resta blotti dans son observatoire.

L'intention de don Cornelio était d'y demeurer jusqu'au moment où il apercevrait de nouveau ses deux compagnons d'aventure. Il comptait leur laisser le temps de s'habiller et de remonter sur leurs chevaux ; descendant alors de son arbre et galopant après eux, il se proposait, en les rejoignant, de leur débiter quelque fable, qu'il se réservait d'inventer au moment même.

Mais, le temps s'écoulait, la lune continuait à monter dans le ciel, et Costal, pas plus que le nègre, n'apparaissait à la surface du lac.

Pendant que les gens de don Mariano juraient que l'Indien qui cherchait son cœur depuis cinq cents ans leur était apparu et qu'ils ne devaient plus le revoir, le capitaine, avec plus de raison, s'imaginait que les deux aventuriers avaient pris pied sur la colline jadis consacrée à Tlaloc, le dieu des montagnes.

Bientôt, quelques détonations sourdes et lointaines, que le silence de la nuit permettait d'entendre, vinrent donner un autre cours aux pensées de don Cornelio, quoiqu'il fit de vains efforts pour en deviner la cause ; car il était loin de soupçonner la chaude attaque dirigée par don Rafael, et surtout que la porte de l'hacienda venait de tomber sous le canon dont il entendait au loin le grondement.

Le capitaine ne se tourmenta pas longtemps l'esprit à ce sujet, et, une fois sa première frayeur passée, rassuré par l'idée qu'il était à proximité de ses deux fidèles serviteurs, il ne tarda pas à éprouver, comme cela était arrivé au colonel la nuit précédente, une forte envie de se laisser aller au sommeil ; ses paupières s'alourdissaient à mesure que son imagination devenait plus calme.

Comme le colonel Tres Villas, il compta sur le hasard, dont il était l'hôte pour ainsi dire, et, ainsi que l'avait fait don Rafael, il s'attacha à l'arbre qu'il lui servait d'asile et s'endormit d'un rapide et tranquille sommeil, dont la première heure ne fut pas troublée.

Il n'en devait pas être de même de la seconde, qui lui ménageait un réveil aussi imprévu que terrible.

Don Cornelio n'était pas si profondément endormi qu'un bruit inexplicable au milieu de la solitude ne vint frapper ses oreilles. Il se réveilla en sursaut, car, il avait cru entendre le son bien distinct d'une cloche traverser l'air et venir jusqu'à lui.

Le capitaine écouta, en souriant d'avoir rêvé sur son arbre du clocher de son village natal; mais ce n'était pas un rêve. Le même son se reproduisit, et, à sa grande surprise, il compta jusqu'à douze coups nets et clairs, comme ceux que frappe le marteau d'une horloge à minuit.

Ce pouvait être en effet l'heure que marquait la lune, et don Cornelio ne put se défendre d'un second accès de frayeur; car, au milieu du muet et sombre paysage qui l'entourait, il ne voyait que le sommet dépouillé des mornes, puis des plaines unies au-dessus desquelles ne s'élevait aucun clocher d'hacienda ou de village.

Les vibrations de la cloche frémisssaient encore dans l'air, et c'était bien du sein du lac, des flancs vitreux de la colline enchantée, qu'elles s'étaient élevées.

Ce fut comme un signal auquel on eût dit que les divinités indiennes s'éveillaient de leur sommeil séculaire.

La lune montait toujours, et les flots de lumière qu'elle versait sur le lac pénétraient jusqu'au fond de ses roseaux.

Des rumeurs vagues, que don Cornelio avait cru entendre pendant son court sommeil, ne tardèrent pas à grossir quand il fut éveillé, puis à se convertir en hurlements prolongés, tels que, de sa vie, il n'en avait entendus.

Dans une nuit à peu près pareille à celle-là, les tigres avaient rugi sur sa tête; mais les hurlements des jaguars, ceux du lion ou les mugissements des plus forts taureaux n'avaient pas la puissance effrayante des sons qui frappaient ses oreilles.

Ils paraissaient sortir de vastes poumons de quelque animal d'une race inconnue et gigantesque.

Cette fois, le capitaine trembla de tous ses membres, et, s'il n'eût été solidement attaché, il serait certainement tombé du haut de son arbre à terre.

Le cheval du capitaine partagea sa terreur; il fit craquer les buissons autour de lui, rompit violemment sa bride, et don Cornelio le vit s'élançer au grand galop hors du bois qui semblait abriter de si terribles hôtes. Il suivit d'un œil effrayé l'animal, qui ne s'arrêta que lorsqu'il fut réuni aux chevaux de l'Indien et du nègre.

Quand à don Cornelio, ces hurlements, ces sons d'horloge dans le désert, commencèrent à ébranler ses croyances, et il y eut un moment où il n'hésita pas à croire qu'il entendait la voix du génie qu'osait évoquer Costal.

Le capitaine Lantejas n'était pas le seul à s'épouvanter. Réunis en groupe serré, à deux portées de carabine de lui et cachés à ses yeux par le feuillage des arbres, les gens de don Mariano avaient compté, avec une égale surprise et une terreur non moins grande, les douze coups que venait de frapper l'horloge invisible.

Leur maître, de son côté, cherchait en vain à s'expliquer tout ce qui se passait autour de lui.

Gertrudis s'éveilla en poussant un cri d'effroi, quand les hurlements épouvantables dont le bois et le lac retentissaient vinrent frapper ses oreilles.

Les Sept Dormants eux-mêmes eussent été éveillés de leur éternel sommeil par cet horrible fracas.

Castrillo apparut tout à coup dans la clairière où étaient don Mariano et sa fille. Le découragement et la terreur se peignaient sur sa figure.

— Quel malheur venez-vous nous annoncer? s'écria don Mariano frappé de la pâleur de son visage.

— Aucun, seigneur don Mariano, aucun, si ce n'est que nous sommes dans un lieu maudit que nous devons fuir au plus vite, répondit Castrillo.

— Apprêtez plutôt vos armes, car des jaguars hurlent près d'ici.

— Jamais tigre n'a hurlé ainsi, dit le domestique en secouant la tête, et, les armes de guerre sont inutiles, quand la voix de l'esprit des ténèbres se fait entendre.....Ecoutez!

Ces hurlements, nous l'avons dit, n'avaient d'analogie avec aucun de ceux que poussent les animaux des bois ou des savanes.

— Trop de signes étranges ont marqué le cours de cette nuit, reprit Castrillo, pour qu'il n'y ait pas folie à rester dans un endroit où toutes les lois de la nature semblent renversées, où les morts sortent du tombeau, où les cloches retentissent loin de toute habitation, où enfin le démon hurle dans les ténèbres. Fuyons, seigneur don Mariano, tandis qu'il en est encore temps.

— Et où fuir ? s'écria don Mariano avec angoisse ; cette pauvre enfant est-elle capable de supporter la marche ?

— Pendant que vous prierez Dieu d'écarter le danger qui nous menace, nous chargerons promptement la litière sur les mules, répliqua le domestique ; mais hâtons-nous, il n'y a pas un instant à perdre, car je ne pourrai empêcher mes compagnons de fuir et moi-même.....

— Rester seule ici ! interrompit à son tour Gertrudis frémissante ! non, non, fût-ce à pied, je me sens la force de fuir aussi.

— Eh bien donc, qu'il soit fait comme vous le désirez, répondit don Mariano ; nous essayerons de gagner San Carlos.

Castrillo s'empressa d'aller rejoindre ses compagnons ; mais, quand il s'agit d'aller chercher les mules et les chevaux parqués dans un autre endroit du bois, aucun d'entre eux n'osa s'y aventurer.

— Allons-y tous quatre, dit Castrillo.

Et ses compagnons, tout tremblants, le suivirent en se signant avec une rapidité frénétique, comme s'ils eussent voulu conjurer une légion entière de démons.

Ce qu'allaient tenter don Mariano et ses gens, c'est-à-dire la fuite à travers les ténèbres, le capitaine Lantejas n'eût pas osé l'entreprendre pour tous les filons d'or de la terre.

Cloué par la frayeur au sommet de son arbre, maudissant de nouveau la folle curiosité à laquelle il avait cédé, il continuait de prêter l'oreille à ce qu'il croyait être un épouvantable dialogue entre la divinité indienne et son intrépide adorateur, quand les hurlements cessèrent brusquement.

A cet horrible fracas succéda tout à coup un morne et effrayant silence ; on eût dit que l'épouvante avait fait taire toutes les voix de la nature.

Mais, peu de temps après, ce silence fut interrompu par des sons vagues et confus, semblables à des voix humaines qu'on entendait au loin, et qui semblaient sortir de derrière la chaîne de petites collines qui bordait le lac du côté du nord.

Don Cornelio ne douta pas que ce ne fussent les voix de Costal et de Clara, qui s'en revenaient après la réussite de leur tentative car les hurlements, qu'il avait entendus, ne pouvaient être que ceux de Tlaloc ou de Matlacuezc vaincus.

Le capitaine ne tarda pas, cependant, à se détromper.

Dans la direction de la route qu'il avait suivie pour venir, il aperçut des lumières qui s'avançaient vers le lac.

A en juger par la rapidité avec laquelle ces lumières changeaient de place, elles devaient être portées par des gens à cheval. Le capi-

taine apercevait distinctement, à une demi-portée de carabine de l'arbre qu'il occupait, le groupe effrayé que formaient les deux chevaux de Costal et de Clara avec le sien ; ce ne pouvait donc être ni l'Indien ni le nègre qui portaient ces lumières.

Il n'y avait donc pas à douter, malheureusement, que ce ne fussent Arroyo et ses terribles bandits.

Peu de temps après, en effet, une troupe de cavaliers, parmi lesquels don Cornelio reconnut Arroyo et son associé Bocardo, apparut sur le bord du lac, des torches à la main.

Les bandits se dirigeaient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et, quand ces allées et venues furent terminées il les vit marcher vers la partie opposée à celle où se tenaient les trois chevaux et explorer curieusement des yeux la nappe d'eau et les roseaux de la rive.

A un signal donné, les torches s'éteignirent et tout rentra dans une obscurité momentanée aux yeux de don Cornelio, car la lumière de la lune ne semblait que bien terne après l'éclat des torches.

Le capitaine aurait bien voulu pouvoir avertir ses deux compagnons du danger que pouvait leur faire courir la présence des bandits d'Arroyo ; mais, comment la leur faire savoir ?

De leur côté, les gens de don Mariano, à la vue de ces hommes armés, parmi lesquels don Mariano et sa fille reconnurent aussi leurs deux anciens vaqueros, se tenaient immobiles, la litière de Gertrudis était déjà chargée et prête à partir.

Don Cornelio suivait tous les mouvements d'Arroyo d'un regard plein d'inquiétude, et son cœur fut soulagé en le voyant avec ses cavaliers tourner le lac et s'éloigner.

Grâce à la clarté de la lune, la vue du capitaine pouvait presque plonger jusqu'au fond des roseaux. Les bords du lac étaient redevenus déserts, ses eaux étaient silencieuses et tranquilles. Tout à coup don Cornelio crut voir une légère agitation parmi les plantes marécageuses qui croissaient le long des rives.

Au même instant, une ombre vague et indécise apparut au milieu des touffes vertes et des lames aiguës des glaieuls, et cette ombre, en s'élevant insensiblement, prit la forme distincte d'une femme.

Elle était vêtue d'une robe blanche, et de longs cheveux épars et en désordre flottaient sur ses épaules.

Une sueur froide ruissela sur le front de don Cornelio. Fasciné par cette étrange apparition, ses yeux égars restaient fixés sur elle sans pouvoir s'en détacher : c'était, il n'en doutait pas, la compa-

gne de Tlaloc, la terrible Matlacuezc, qui sortie du palais humide qu'elle habite dans les profondeurs du lac d'Ostuta, se rendit aux évocations du descendant des anciens caciques de Tehuantepec.

CHAPITRE X.

LE MESSAGE

Depuis le moment où nous avons montré Costal et Clara battant les roseaux de la rive du lac pour en chasser les caïmans, puis s'élançant dans ses eaux fangeuses, emportés tous deux par ce fatalisme aveugle de l'Indien, qui lui faisait braver les alligators avec autant de témérité qu'il avait jadis bravé les requins, le lecteur ignore complètement ce que sont devenus ces deux personnages. Nous allons les ramener sur la scène ; il est d'ailleurs nécessaire que nous les suivions pour quelques instants, afin d'expliquer comment le fantastique a servi de prologue au drame réel dont le dénouement ne tardera pas à avoir lieu.

Quand les deux aventuriers eurent disparu dans l'ombre que projetait la colline enchantée, ils ne tardèrent pas, comme l'avait pensé le capitaine, à prendre terre sur la colline elle-même.

Le Monapostiac n'est qu'un bloc immense d'obsidienne d'un vert noirâtre disposée en longues couches verticales et irrégulières, séparées les unes des autres. Telle est la cause des fissures qu'on voit dans ses flancs. Frappée des rayons du soleil ou de la lune, cette matière vitreuse prend une espèce de transparence terne qui, jointe au brouillard épais qui couvre le sommet de la colline, donne à l'ensemble un aspect étrange et mélancolique.

Certaines parties de ce bloc, dont Costal avait une parfaite connaissance, sont d'une sonorité singulière et bizarre, semblable à celle du *Cerro de la Campana* dont nous avons parlé dans un précédent récit.¹

Tantôt absorbé dans ses méditations, tantôt récitant à voix basse des prières dans la langue de ses pères, le Zapotèque attendait, pour commencer ses incantations, que la lune se montrât au-dessus du rideau de cèdres qui terminait la plaine.

Il serait long et fastidieux de décrire toutes les pratiques bizarres à l'aide desquelles l'Indien évoquait le puissant génie dont l'intervention devait enfin rendre au descendant des caciques de Tehuantepec la splendeur de son antique famille.

¹ *Voyages et aventures au Mexique.*

Certes, si la persévérance et le courage eussent dû obtenir des divinités indiennes la faveur qu'il sollicitait, Costal l'eût amplement méritée. Quoique rien, jusqu'à ce moment, n'indiquât que Tlaloc ou Matlacuezc dussent apparaître à leur courageux adorateur, le front de Costal rayonnait de tant d'espoir, que le nègre n'eut pas un instant l'idée qu'il pût échouer dans cette dernière tentative.

Depuis le lever de la lune, si impatiemment attendu, plus d'une heure s'était passée en préparatifs de toute sorte, lorsque Costal rompit enfin le silence imposant qu'il avait gardé jusque-là à l'égard de Clara.

« Clara, dit-il d'une voix grave, quand les dieux de mes pères appelés par le fils des caciques qui a vu cinquante saisons des pluies, vont entendre les sons auxquels ils prêtaient l'oreille depuis plus de trois siècles, ils apparaîtront sans aucun doute.

— Je l'espère bien ainsi, dit Clara.

— Oui ; mais qui sait si ce sera Tlaloc ou sa compagne ?

— Peu m'importe.

— Matlacuezc, reprit l'Indien, est vêtue de blanc aussi pur que celui de la fleur du floripondio ; quand ses cheveux ne sont pas tordus sur sa tête, ils flottent sur sa robe comme la mantille d'une senora de haut parage ; ses yeux sont plus brillants que les étoiles et sa voix est plus douce que celle du moqueur lorsqu'il imite le rossignol : et cependant sa vue est terrible à soutenir.

— Je la soutiendrai, dit le nègre.

— Mais Tlaloc a la taille gigantesque ; des serpents enroulés sifflent dans sa chevelure, son œil est comme l'œil du jaguar, sa voix gronde comme celle de deux taureaux. Réfléchissez-y, tandis qu'il en est temps encore.

— Je vous l'ai dit, je veux de l'or, et peu m'importe que ce soit Tlaloc ou sa compagne qui me le donne ; de par tous les diables chrétiens ou païens ! je ne suis pas venu jusqu'ici pour reculer.

— Alors, continua Costal, je vais appeler mes dieux.

En disant ces mots, l'Indien ramassa une pierre près de lui, et, s'avançant vers la colline, il en frappa fortement un des angles ; le coup retentit au loin semblable au bruit de l'airain. Onze fois encore il renouvela sa terrible évocation.

Des murmures vagues d'abord semblèrent répondre aux coups de la pierre sur les roches ; puis bientôt, comme si Costal eût en effet possédé le don de faire entendre la voix terrible de Tlaloc, des hurlements affreux éclatèrent au milieu du silence ; c'étaient ceux qui avaient si fort effrayé le capitaine et les gens de don Mariano.

Clara fut en proie à la même terreur ; mais ce ne fut que pour un moment, car il s'écria d'une voix ferme :

— Sonez encore, Costal, Tlaloc a répondu.

L'Indien jeta sur Clara un regard scrutateur. La lune laissait voir la teinte grisâtre de son visage ; il était évident que le noir parlait sérieusement.

— Eh quoi ! dit le Zapotèque, êtes-vous donc assez peu familiarisé avec les mystères de nos forêts, pour confondre la voix d'un vil animal avec celle du dieu des montagnes ?

— Un animal hurler ainsi !

— Sans doute ; cette voix est effrayante, mais elle ne l'est que pour ceux qui ne connaissent pas l'animal qui la fait entendre : c'est un singe¹ que vous tueriez d'un coup de la cravache que vous avez laissée au pommeau de votre selle. Non, non, la voix de Tlaloc est autrement terrible.

— Eh bien ! j'en suis fâché, répondit le nègre.

Bientôt la vue des cavaliers qui exploraient les alentours du lac allait donner un autre cours à leurs idées. Les bandits d'Arroyo venaient à peine de disparaître derrière les roseaux, que, du plus épais des fourrés, on vit surgir la blanche apparition que le capitaine contemplait encore en frémissant.

A l'aspect de cette soudaine vision, l'œil de l'intrépide Costal brilla d'un éclair de triomphe. Il saisit d'une main le bras de son compagnon.

— Les temps sont venus, dit-il, la gloire des caciques de Tehuantepec va renaître : voyez !

Il montrait de l'autre main la chevelure noire flottant comme une mantille sur la robe couleur de floripondio, que la lune éclairait au milieu des roseaux.

— C'est Matlacuezc, répondit le nègre à voix basse.

Et, quoique son cœur battit à coups redoublés dans sa poitrine, Clara ne laissa pas de deviner la terreur secrète qu'il éprouvait en face de la divinité des eaux qui se montrait enfin à lui.

Tous deux descendirent doucement des flancs du rocher dans l'eau et se mirent à la nage.

A ce moment, la blanche apparition disparut, et les deux aventuriers la perdirent de vue, quoique le capitaine, du haut de l'arbre qu'il occupait, continuât à l'apercevoir tapie derrière la frange verte des glaïeuls du lac.

Mais l'Indien savait où se diriger, et son bras vigoureux fendait

¹ Le stentor ursinus.

les eaux si rapidement, que le nègre, quelques efforts qu'il fit, restait à dix nagées derrière lui.

Bientôt, le capitaine Lantejas, tout en frémissant du courage surhumain de Costal, le vit étendre les mains pour saisir la déesse des eaux, quand une voix s'écria :

— Pas au nègre ! au meurtrier du Gaspacho d'abord !

Un coup de fusil sillonna le lac. Don Cornelio perdit de vue le nègre et l'Indien qui venaient de plonger ; mais, à la place qu'abandonnait Costal, il vit les roseaux frémir et s'agiter. Il entendit comme un léger cri d'agonie ; les glaieuls cessèrent de bruire et le cri s'éteignit.

La vision à la robe blanche et aux cheveux flottants avait disparu, le lac demeurait désert, mais ce ne fut que pour un instant. Costal et Clara reparurent à sa surface et ne tardèrent pas à prendre terre sur la rive, à une portée de fusil du capitaine.

Le drame réel se mêlait si étroitement à de fantastiques apparences, que don Cornelio resta un instant l'esprit troublé et l'œil voilé d'un nuage.

La vue du danger que couraient ses deux fidèles compagnons put seule le rappeler à lui et l'avertir que ce qui se passait sous ses yeux n'était pas un rêve.

Subitement sortis de derrière les roseaux, à peu de distance de l'endroit où l'apparition s'était un instant montrée, deux des hommes d'Arroyo poursuivaient le nègre et Costal le sabre à la main. Dès lors le capitaine reprit complètement ses sens, et, appuyant le canon de sa carabine sur l'une des branches de son arbre, il fit feu : un des bandits tomba, et l'autre s'arrêta effrayé de ce coup inattendu.

Ce délai donna le temps aux deux aventuriers d'arriver jusqu'à leurs chevaux et de sauter en selle comme deux fantômes tout ruiselants de l'eau du lac.

De son côté, le capitaine descendit précipitamment à terre en se nommant et en appelant ses deux compagnons de leur nom.

— Ah ! s'écria Costal, j'avais craint, en reconnaissant votre cheval avec les nôtres, qu'il ne vous fût arrivé malheur.

Pendant ce temps, le bandit resté seul s'enfuyait à son tour vers son cheval, qu'il avait laissé à la garde de ses compagnons derrière les collines. Mais, poursuivi bientôt par l'Indien, qui en quelques bonds l'eut rattrapé, il fut terrassé sous les pieds de son cheval, et le Zapotèque le cloua par terre d'un coup de rapière sans quitter sa selle.

— Vite au lac maintenant ! reprit vivement Costal en s'adres-

sant au nègre. Allez nous attendre dans le bois, seigneur don Cornelio, nous avons besoin d'être seuls.

Comme il mettait pied à terre en prononçant ces mots, un nouvel incident venait de changer la face des choses.

Cinq cavaliers et une litière portée par deux mules apparurent tout à coup sur le bord du lac et presque à l'extrémité du bois : c'était don Mariano à côté de la litière de sa fille, accompagné de ses quatre domestiques.

L'hancendero avait entendu le capitaine Lantejas se nommer en appelant de leur nom Costal et Clara, et, plein d'espoir dans le renfort inattendu que le ciel lui envoyait, il se hâtait de le rejoindre.

De l'autre côté de l'Ostuta, derrière le rideau de cèdres, déboucha, au même moment, une seconde troupe à cheval, composée d'une demi-douzaine d'hommes poursuivis, selon toute apparence, par un nombre égal de cavaliers qui se montrèrent à leur tour le sabre au poing.

— Qu'est-ce encore, s'écria Costal en jurant comme un païen qu'il était, que ces instrus qui viennent troubler les adorateurs de Tlaloc ?

Le nègre, qui au même instant entendit qu'on l'appelait ainsi que Costal, se frappait la poitrine de désespoir en pensant à l'occasion unique que lui faisait perdre cette invasion subite du lac, si désert jusqu'alors. C'était la voix de don Mariano qu'on venait d'entendre ; il se faisait connaître et appelait aussi par son nom le capitaine Lantejas, tout en ignorant que c'était le même qui portait le prénom de Cornelio, l'ancien hôte de las Palmas.

— C'est bien moi, vive Dieu ! répondit le capitaine, surpris au dernier point de se trouver en pays de connaissance au milieu de cette solitude si morne jusqu'à ce moment.

Au milieu de ces divers incidents, les fuyards qui venaient d'apparaître semblèrent indécis sur la direction qu'il avaient à prendre mais bientôt, n'apercevant peut-être pas le groupe réuni sur la lisière du bois, ils se dirigèrent de ce même côté.

Lantejas et ses deux compagnons, don Mariano et ses gens, n'eurent que le temps de se jeter précipitamment derrière les arbres, pour éviter d'être renversés par le galop impétueux des chevaux, lancés à toute bride par leurs cavaliers, qui passèrent comme un tourbillon devant eux.

Cependant, malgré la rapidité de leur course, l'œil perçant de Costal distingua, parmi ces fuyards, deux hommes qu'il ne pouvait méconnaître, car ils avaient été, comme lui, les serviteurs de don Mariano.

“ Nous sommes en pays ennemi, dit-il à voix basse à Clara : voici Arroyo et Bocarda, poursuivis sans doute par les royalistes.”

Il achevait à peine, qu'emportés par un galop non moins furieux, les six cavaliers lancés à la poursuite d'Arroyo passèrent à leur tour aussi rapidement que l'éclair.

L'un d'eux, de haute taille, autant qu'on en pouvait juger, précédait ses cinq compagnons ; courbé sur le cou de son cheval, qui semblait plutôt voler que galoper, il ne cessait néanmoins de lui presser les flancs de ses éperons.

Saisissant convulsivement son feutre noir à larges bords, un instant presque enlevé de sa tête dans la rapidité de sa course, il le renfonça tellement, que sa figure, déjà à moitié cachée par la crinière de son cheval, paraissait à peine. Le coursier, en même temps, effrayé soit par la masse sombre de la litière de Gertrudis, soit par la vue d'un autre objet, fit un saut de côté en laissant échapper de ses naseaux un souffle étrange et rauque, auquel répondit un faible cri parti de dessous les rideaux de la litière.

Ce cri passa inaperçu pour le cavalier, qui ne tourna pas la tête.

Gertrudis ne fut pas la seule qui tressaillit en entendant ce souffle si reconnaissable ; don Cornelio se rappela aussi qu'il l'avait ouï résonner d'une manière terrible à ses oreilles, sur le champ de bataille de Huajapam, quelques instants avant qu'il se sentit enlever de sa selle par le bras vigoureux du colonel Tres Villas.

Don Mariano n'avait pu méconnaître non plus cette particularité d'un cheval si longtemps nourri dans ses écuries. Le cavalier avait bien la haute taille de don Rafael ; était-ce toutefois lui qu'on supposait au siège de Huajapam ? Il était permis d'en douter.

Remettant à une heure plus favorable, car la nuit était encore loin de toucher à sa fin, à continuer leurs invocations aux divinités zapotèques, Costal et Clara, pour être prêts à tout événement, s'étaient hâtés d'aller reprendre leurs armes à feu avec leurs vêtements, et don Cornelio resta seul avec l'hacendero et Gertrudis.

Incertains les uns et les autres de ce qu'ils devaient faire, tous attendaient avec une vive anxiété la fin de l'action qui se passait presque sous leurs yeux, mais dont les détails devaient leur échapper dans l'éloignement, malgré les clartés que la lune jetait sur le lac, dont les bords étaient le théâtre où le dénouement allait avoir lieu.

Don Rafael qui, de proche en proche, depuis le moment où nous l'avons vu quitter l'hacienda de San Carlos, était arrivé près du lac d'Ostuta, continuait toujours sa poursuite acharnée.

De moment en moment, l'espace qui le séparait d'Arroyo se rapetissait, et le bandit, qui, malgré sa bravoure habituelle, s-m-

blait frappé d'une folle terreur devant l'ennemi implacable et redouté qu'il fuyait, ne pouvait se dissimuler que son terrible bras allait l'atteindre.

Il eut un moment d'espoir, néanmoins ; car les soldats de la suite du colonel n'étaient pas aussi bien montés que leur chef, qui les précédait de cinq ou six longueurs de cheval. Le bandit pouvait ordonner à sa troupe de faire volte-face et d'envelopper don Rafael, avant que ses cavaliers eussent pu le rejoindre ; mais, le cœur lui fit défaut, et cette dernière chance de salut lui échappa. La force indomptable du colonel et son courage aveugle lui étaient trop connus pour qu'il espérât le terrasser dans le court instant qui suffirait à ses gens pour lui venir en aide.

Arroyo était arrivé à l'extrémité orientale du lac ; à peu de distance s'étendaient devant lui les plaines immenses, dans lesquelles il se flattait de se dérober à la poursuite de son ennemi.

Il continua donc sa course, résolu à n'user qu'à la dernière extrémité de la périlleuse ressource que lui fournissait l'avance du colonel.

Mais don Rafael, en dépit des passions fougueuses qui l'agitaient, suivait, d'un œil attentif, toutes les manœuvres du bandit, et il sembla deviner son intention, car, depuis quelques secondes déjà, il s'écartait de la courbe du lac pour lui couper tout espoir de retraite à sa droite, et lorsque Arroyo, que Bocardo suivait de près, fit un écart brusque en s'éloignant du rivage, il n'était plus temps.

Le cheval au souffle rauque et son cavalier bondissaient en ligne parallèle aux deux bandits, en jetant une ombre formidable jusqu'aux jambes du cheval d'Arroyo. Celui-ci se porta rapidement sur la gauche : c'était ce que voulait don Rafael, qui semblait dans l'intention d'agir avec lui comme on agit avec le cerf, qui, pressé par le chasseur, n'a plus pour dernier moyen de salut que l'étang contre lequel il est acculé.

"Gare à vous !" s'écria Bocardo à son complice, à l'aspect du colonel qui venait, par un effort soudain, de le dépasser, et qui s'élançait sur lui.

Arroyo déchargea le pistolet qu'il avait à la main, en retenant involontairement la bride de sa monture ; le coup, mal dirigé, n'atteignit pas don Rafael, dont le cheval, heurtant du poitrail le flanc de celui d'Arroyo, le renversa sur le côté.

Bocardo se jeta au travers pour donner à son associé le temps de se relever.

"Arrière, immonde putois !" s'écria le colonel en lui faisant vider les arçons d'un coup de la poignée de son sabre.

Arroyo, froissé, meurtri, les éperons engagés sous la selle,

essayait vainement de se relever, que déjà, le colonel d'un côté et ses gens de l'autre l'entouraient, le sabre haut, tandis que les quatre cavaliers insurgés continuaient à s'enfuir à toute bride, et que Bocardo, les côtes brisées, gisait immobile sur le sable.

De l'endroit où ils étaient postés, les spectateurs avaient vu de loin cette double chute, mais sans deviner de quel côté demeurerait l'avantage.

Pourvu que les bords du lac redevinssent solitaires, peu importait à Costal et à son compagnon d'aventures ; mais il n'en était pas de même de don Mariano.

Frappé de l'idée que l'un des acteurs de cette lutte sanglante pouvait être le colonel Tres Villas, dont la vie lui était si précieuse depuis que celle de sa fille y était pour ainsi dire attachée, il était absorbé dans sa douloureuse incertitude, et, depuis le commencement de la terrible scène qui se passait sous ses yeux, il avait gardé le plus profond silence.

Un vif sentiment de curiosité avait également rendu muets don Cornelio et ses deux compagnons. Don Mariano ignorait donc encore que l'hacienda de San Carlos eût été prise et pillée par la bande d'Arroyo ; de son côté, Gertrudis, dont l'oreille avait avidement saisi au passage le souffle échappé aux naseaux du Roncador, était silencieusement livrée à ses mortelles angoisses sous les rideaux de la litière.

Costal fut le premier à rompre ce long silence, par suite du désir qu'il éprouvait de se retrouver seul avec Clara sur les bords du lac.

« Quoi qu'il en soit, dit-il, la route est libre maintenant, et le seigneur don Mariano peut reprendre son chemin, si c'est à las Palmas qu'il se rend.

— Nous n'allons pas à las Palmas, reprit l'hacendero avec distraction et en s'avançant de quelques pas pour essayer de se rendre compte de ce qui se passait, sans néanmoins que le bruit de voix confuses qu'il entendait à quelque distance pût éclairer ses doutes.

— A votre place, je n'hésiterais pas à poursuivre mon chemin, reprit Costal, les moments sont précieux, et... Par les serpents de la chevelure de Tlaloc ! s'écria-t-il avec une surprise mêlée de colère, il y a encore quelqu'un dans ces bois.

On put entendre, en effet, tout près de là, le craquement des broussailles et des lianes ; puis ces mots furent distinctement prononcés :

« Par ici, *compadre*, par ici ! J'entends là-bas la voix de l'homme que nous cherchons. Vite, de par tous les diables ! ne le manquons plus cette fois.

Cette voix n'était connue d'aucun de ceux qui venaient de l'entendre. L'homme à qui les paroles s'adressaient n'avaient pas répondu. Le bruit des pas, à travers les halliers, s'affaiblit peu à peu et se perdit dans le lointain.

Costal et Clara échangèrent un regard de désappointement, tandis que l'hacendero, toujours attentif à ce qui se passait autour de lui, faisait de vains efforts pour en trouver la solution.

La lune, qui allait bientôt disparaître derrière les collines, éclairait encore de ses rayons obliques un corps d'hommes et de chevaux dont les ombres s'allongeaient démesurément sur le sable blanc de la plaine. Mais que se passait-il au milieu de ce groupe ? Une scène terrible, sans doute, à en juger par un effroyable cri qui se fit entendre, et dont l'hacendero frémit jusqu'au fond du cœur.

Était-ce don Rafael vaincu qui le poussait, ou exerçait-il lui-même un acte d'impitoyable justice contre le meurtrier de son père ?

Au moment où Arroyo se débattait sous le poids de son cheval, le colonel s'était jeté à bas du sien, et, le poignard aux dents, ses deux mains de fer saisirent celles du bandit, dont les muscles brisés s'agitaient en vain sous sa terrible étreinte. Il pesa sur sa poitrine de tout le poids de son genou, lourd comme un bloc de rocher qui serait tombé du Monapostiac. Arroyo, les bras en croix, succombant à la douleur, restait immobile, et la rage et la terreur se peignaient tour à tour sur tous ses traits.

“ Qu'on garotte cet homme ! ” dit don Rafael.

En un clin d'œil, le lazo de l'un des cavaliers se replia dix fois autour des jambes et des bras du bandit terrassé.

“ Bien, dit le colonel, lorsque Arroyo n'eut plus la liberté de faire un mouvement, qu'on l'attache à la queue du Roncador. ”

Quelque habitués que fussent les soldats espagnols aux terribles actes de vengeance qui suivaient presque toujours la victoire, d'un côté comme de l'autre, ce ne fut qu'au milieu d'un profond silence qu'ils exécutèrent cet ordre.

Lorsque l'extrémité du lazo qui liait le bandit fut fortement attachée à la naissance de la queue du Roncador, qui semblait aussi refuser la sanglante besogne dont on le chargeait, le colonel se mit en selle.

Il jeta par derrière un regard de haine sur l'assassin de son père, et un sburire dédaigneux répondit aux cris de grâce d'Arroyo.

“ A quoi bon ! lui dit-il. Antonio Valdez est mort ainsi ; vous mourrez comme lui, je vous l'ai dit à l'hacienda de las Palmas. ”

Les éperons du colonel retentirent avec un bruit sinistre contre

les flancs du Roncador effrayé; l'animal se cabra violemment à l'instant où le bandit poussa le cri d'angoisse et de douleur qui venait d'agiter si fortement don Mariano.

Sous un second coup d'éperon le Roncador poussa un hennissement rauque, fit un bond en avant, puis resta immobile et frémissant. Arroyo, enlevé violemment du sol, retomba lourdement.

En ce moment deux hommes accouraient à toutes jambes. La lune éclairait comme en plein jour la figure du colonel.

Arrivé près de lui, un des hommes s'écria :

« Un instant, colonel; au nom de Dieu! ne votis en allez pas encore, nous avons eu trop de mal à vous trouver, mon compère et moi. »

L'homme qui parlait ainsi se découvrit et montra la physionomie militaire de Juan el Zapote, tandis que l'honnête Gaspar le rejoignait tout essoufflé.

Le colonel ne put méconnaître les deux compagnons de ses dangers, dans les bois des bords du fleuve, ni oublier que l'un d'eux lui avait donné un avis salutaire, en lui indiquant l'endroit où il avait trouvé un refuge.

— Que voulez-vous? leur dit il; ne voyez-vous pas que je ne puis vous écouter?

— Oui, sans doute, nous sommes indiscrets... Eh! tiens! c'est du seigneur Arroyo que vous vous occupez?... Mais, depuis vingt-quatre heures nous courons après vous et vous nous échappez toujours... J'ai un message de vie ou de mort à vous délivrer.

— Grâce! grâce! seigneur colonel, criait Arroyo d'une voix lamentable.

— Chut donc! vous nous empêchez de causer, fit le Zapote.

— Un message! s'écria le colonel, dont le cœur tressaillit d'espoir; un message, et de quelle part?

— Faites éloigner vos hommes, dit le Zapote, c'est un message confidentiel... un message d'amour, acheva-t-il tout bas.

Sur un geste impérieux du colonel, car la voix lui manqua tout à coup, ses cavaliers s'écartèrent de façon à ne pouvoir rien entendre; cependant, comme si cette précaution ne lui suffisait pas, il inclina la tête vers le messager.

Que lui dit le Zapote, qui, après s'être si adroitement substitué à Gaspar, jouait seul le rôle du messager véritable? nous pouvons nous dispenser de le traduire. L'attitude seule du colonel révélait assez le sens des paroles qu'il venait d'entendre.

Soutenu d'une main à la longue crinière du Roncador, comme à un point d'appui, dont il avait besoin pour se maintenir en selle, le colonel Tres Villas étouffa un cri de bonheur; puis il cacha

vivement dans sa poitrine un objet que lui remit le messager, qui, à son tour, sur un mot de don Rafael, fit un saut prodigieux en témoignage de la joie folle qu'il éprouvait.

Alors, le colonel tira son poignard, et ses cavaliers purent l'entendre dire à demi-voix au Zapote :

« Dieu ne voulait donc pas que cet homme mourût, puisque c'est à présent qu'il vous envoie vers moi ? »

Et, oubliant qu'il tenait enfin en sa puissance son plus mortel ennemi et le meurtrier de son père, oubliant son serment de haine pour ne plus se rappeler, au milieu des sensations délicieuses dont son cœur était plein, que le serment de clémence fait à Gertrudis elle-même, don Rafael se pencha sur la croupe de son cheval, et trancha le lien qui attachait le misérable auquel l'arrivée inespérée du Zapote venait de sauver la vie.

Le colonel, dédaignant d'écouter les actions de grâces que lui adressait le bandit immobile sur le sable, se retourna vers le messager.

— Où est celle qui vous envoie ? demanda-t-il.

— Là, répondit le Zapote en montrant du doigt une litière qui se remettait en marche, escortée de cinq cavaliers.

Débarrassé du corps humain qui l'épouvantait, le Roncador ne refusa plus, cette fois, de bondir dans la direction où les rideaux de la litière de Gertrudis ondoyaient aux derniers rayons de la lune.

CHAPITRE XI.

LE FANTASTIQUE ET LA RÉALITÉ.

Cependant, comme si les alentours du lac d'Ostuta, si déserts jusqu'alors, fussent tout d'un coup devenus le lieu d'un rendez-vous général, des lumières brillèrent au loin, et, dans une direction différente de celle que suivait la litière de Gertrudis, une autre litière se montra ; mais celle-ci était à bras, et on la portait.

Une demi-douzaine d'Indiens la précédaient, en éclairant sa marche à l'aide de branches enflammées d'*ocote*¹, qu'ils tenaient à la main.

À la voix de don Rafael, l'escorte de Gertrudis avait fait halte, et au même moment le brancard, arrivé au bord du lac, s'arrêta également. Les Indiens qui l'accompagnaient se mirent alors, armés de leurs torches, à fouiller les roseaux.

¹ *Pinus pecea.*

Une distance de deux ou trois cents pas séparait les groupes formés autour des deux litières.

Furieux de voir les bords du lac occupés de nouveau, Costal s'était élancé de ce côté, et, arrachant à l'un des Indiens la torche qu'il portait, poussa vivement son cheval vers le brancard.

A la vue d'un cavalier qui arrivait sur eux, la figure enflammée de colère, la bride entre les dents, tenant d'une main une torche et de l'autre une épée encore toute sanglante, les porteurs du brancard, épouvantés, le laissèrent brusquement tomber par terre et s'enfuirent à toutes jambes. Un cri étouffé se fit entendre du fond de la litière, dont le capitaine, qui avait suivi Costal, s'empressa d'écarter les rideaux. A la lueur de la torche du Zapotèque, apparut une figure pâle et souillée de sang. Don Cornelio reconnut aussitôt le jeune espagnol, victime de la férocité d'Arroyo et de la cupidité de son lâche associé. Le mourant, en voyant Costal, tressaillit, et d'une voix presque éteinte :

— Oh ! ne me faites pas de mal, dit-il ; j'ai si peu de temps à vivre !

Lantejas fit signe à Costal de s'éloigner, et par des paroles affectueuses calma les craintes du malheureux jeune homme.

“ Merci, merci ! ” lui dit celui-ci ; puis, tournant vers lui des regards suppliants : “ Ne l'avez-vous pas vue ? ” ajouta-t-il.

Ces mots furent un trait de lumière pour don Cornelio ; le fantôme fuyant de l'hacienda de San Carlos et la blanche apparition dans les roseaux du lac ne furent plus à ses yeux qu'une seule et même malheureuse créature ; deux fois, il avait vu, vivante encore, celle que l'Espagnol ne devait plus sans doute revoir que morte. L'esprit tout troublé des récents événements de la nuit, craignant d'ailleurs de rendre plus amers les derniers moments du moribond, don Cornelio ne savait que répondre.

“ Je ne sais, dit-il en hésitant ; je n'ai vu personne... que des brigands, dont deux sont restés sur le carreau.

— Cherchez la, pour l'amour de Dieu, reprit l'Espagnol ; elle ne doit pas être loin... Je parle de ma femme... nous avons trouvé près d'ici ce mouchoir de soie... plus près encore, ce soulier. Ah ! si je pouvais seulement embrasser Marianita avant de mourir ! ”

En parlant ainsi, le jeune homme, plein d'angoisses et d'un air déchirant, montrait les deux objets appartenant à celle que les roseaux du lac allaient probablement lui rendre sans vie.

Le capitaine laissa retomber les rideaux de la litière et rejoignit Costal, qui continuait à exhaler toute la fureur qu'avait excitée chez lui le cruel désappointement qu'il venait d'éprouver.

Don Cornelio voulut lui faire part de ses craintes au sujet de la jeune femme...

— Vous êtes fou ! lui dit l'Indien d'un ton de mauvaise humeur ; la femme que vous avez vue dans les roseaux, c'est Matlacuecz... et j'allais l'enlacer dans mes bras quand cet infâme bandit est venu la faire disparaître ! ajouta-t-il avec rage.

Le fou, c'est vous, malheureux païen ! la pauvre créature qu'a sans doute frappée la balle qui vous était destinée n'est autre que la femme de cet infortuné jeune homme.

Pendant que, les yeux toujours fixés sur la litière, le capitaine cherchait à dissiper les illusions dont se repaissait Costal, les porteurs de torches et ceux du brancard, revenus de leur frayeur, avaient repris leurs recherches sur les bords du lac.

Tout à coup, un d'entre eux jeta un cri horrible.

— Le voilà ! s'écria-t-il ; puis ce cri fut suivi d'un hurlement funèbre à la mode indienne. Ce hurlement apprit à l'Espagnol le malheur qu'on aurait voulu lui cacher.

Le capitaine entendit qu'on l'appelait, et courut vers lui ; il était sur son séant, les yeux égarés, la bouche béante.

— Morte ! morte !..... s'écria-t-il.

— Espérez ; cet homme se trompe peut-être, dit le capitaine..

— Morte ! vous dis-je ; et, après une courte pause, sa figure redevenant calme : “ Que puis-je d'ailleurs espérer de mieux ? ajouta-t-il ; elle a échappé aux outrages, et je vais mourir aussi. Allez, mon ami, la mort est pour moi plus douce que la vie ; elle va me réunir à celle que j'aimais plus que moi-même.”

Et, comme ces moribonds qui s'arrangent pour mourir, le jeune homme reposa doucement sa tête sur son oreiller et ramena d'une main jusqu'à ses yeux la couverture qui l'enveloppait ; puis son autre main arrangeait avec soin une place à côté de lui, comme s'il eût voulu préparer la couche funèbre de celle qu'il ne devait plus revoir.

Don Cornelio courut rejoindre Costal, et l'entraînant vers le lac :

— Venez ! lui dit-il, et vous verrez !

Tous deux se rendirent à l'endroit d'où était parti le cri.

Une robe blanche, déchirée par les ronces, souillée de sang et d'un limon verdâtre, enveloppait, comme un linceul, le corps inanimé d'une jeune femme, que les Indiens avaient déposé sur un lit de roseaux ; quelques feuilles vertes, qui débordaient sa tête comme une couronne funéraire, composaient sa dernière parure.

— Elle est belle comme la déesse des eaux ! dit Costal. Pauvre

don Mariano, acheva-t-il en reconnaissant la victime, il est là-bas bien loin de penser qu'il n'a plus qu'une fille !

Et il s'éloigna la tête baissée et tout rêveur ; le capitaine le suivit.

— Eh bien ! lui demanda-t-il, croyez-vous toujours avoir vu l'épouse de Tlaloc ?

— Je crois ce que mes pères m'ont enseigné à croire, répondit l'Indien d'un ton découragé. Je crois que le fils des caciques de Tehuantepec mourra sans avoir pu recouvrer l'ancienne splendeur de sa famille. Tlaloc, qui demeure là, ne l'a pas voulu.

On s'expliquera facilement comment, l'esprit troublé jusqu'au vertige par la terreur que lui inspiraient les bandits d'Arroyo, la jeune femme de don Fernando s'était égarée en fuyant.

Arrivée au lac, les épais roseaux qui en garnissaient les bords lui avaient paru un asile sûr où nul ne viendrait la chercher. Elle s'y était réfugiée.

On s'expliquera, tout aussi aisément, la présence d'Arroyo et de sa troupe dans le même endroit. En suivant les traces que la malheureuse créature qu'ils poursuivaient avait laissées derrière elle, ils étaient arrivés à son dernier refuge, laissant à leur tour leurs propres traces que don Rafael devait bientôt retrouver. Un des hommes du guerillero avait aperçu Costal nageant dans le lac et près de saisir celle que sa folle imagination lui représentait comme la divinité des eaux. Brûlant de venger la mort du Gaspacho, le bandit avait tiré sur l'Indien ; mais sa balle, mal dirigée, s'était trompée de but, et avait frappé l'innocente victime qui, cherchant dans le lac fatal un asile contre les outrages qu'on lui préparait, ne devait y trouver que la mort.

La présence subite et inattendue de l'infortuné don Fernando sur les bords de ce même lac paraîtra peut-être d'autant plus inexplicable, que nous avons laissé le malheureux jeune homme captif dans sa maison et presque expirant au milieu des tourments que lui avait fait subir son bourreau. Quelques mots, cependant, suffiront pour donner au lecteur l'explication qu'il attend à ce sujet.

La femme d'Arroyo, que la jalousie rendait clairvoyante, ne s'était pas méprise sur les coupables intentions de son mari à l'égard de dona Marianita.

Pensant que don Fernando, une fois libre, pourrait peut-être trouver quelque moyen de soustraire sa jeune femme à la convoitise du bandit, la virago s'était empressée de lui rendre la liberté ainsi qu'à quelques-uns de ses serviteurs. Elle avait gardé les autres en ôtages. Elle espérait en outre, par ce qu'elle regardait comme un acte de clémence, désarmer le courroux du vainqueur.

Une litière à bras, dans laquelle avait été déposé don Fernando, avait servi à le transporter hors de l'hacienda. Les Indiens qui le précédaient avaient suivi, à l'aide de leurs torches, les traces laissées par la jeune femme dans sa fuite, et ces traces, ainsi que les deux objets qu'ils avaient trouvés, les avaient tout naturellement conduits jusqu'au lac. C'est là que le dernier soupir de don Fernando devait presque se confondre avec celui de la pauvre Marianita, qui ne l'avait précédé que de quelques instants. Ne pleurons pas ceux que la mort réunit ; ne pleurons que ceux qu'elle sépare !

— C'est une brave femme, avait dit le lieutenant catalan en apprenant la délivrance du jeune Espagnol ; aussi la pendrai-je par la tête... ne fût-ce que par décence.

Ajoutons, pour finir toute explication, que le lendemain, au point du jour, le Catalan s'empara de vive force de l'hacienda, et que, à l'exception de la virago, qui fut pendue par le cou, il fit pendre tous les bandits par les pieds, les morts comme les vivants. Le brave et implacable lieutenant avait juré d'utiliser toute sa provision de cordes, et il tint religieusement son serment.

Dieu, sans doute, avait voulu préparer l'âme du père et la fortifier contre le malheur qui allait le frapper dans une de ses filles, en le rendant d'abord témoin du bonheur ineffable de celle qu'il lui conservait pour être son ange de consolation.

Gaspar avait appris, en allant chercher le colonel à San Carlos, le sac de l'hacienda par les bandits, la fuite de Marianita, le cruel supplice infligé à don Fernando, et il eût pu instruire son maître de tous ces événements ; car, arrivé sur les bords du lac, il l'avait parfaitement reconnu au clair de la lune.

Craignant toutefois que, s'il se laissait voir de don Mariano, celui-ci ne rétractât l'ordre de délivrer à don Rafael le message de Gertrudis, ou appréhendant tout au moins un nouveau retard, il avait coupé à travers le bois pour gagner l'endroit où était le colonel, et c'est pourquoi, de peur qu'on ne reconnût sa voix, il n'avait pas voulu répondre à l'appel du Zapote.

Les bords du lac, naguère si bruyants, étaient de nouveau plongés dans un morne silence ; le moment approchait où ils allaient redevenir une profonde solitude.

Don Cornelio et ses deux compagnons avaient disparu.

Le cortège funèbre s'était déjà mis en marche pour l'hacienda de San Carlos. Une mort cruelle venait de réunir les âmes des deux jeunes époux ; un même brancard funèbre devait aussi réunir leurs corps inanimés. Les Indiens qui le portaient marchaient silencieusement.

Don Mariano, accompagné de ses serviteurs auxquels s'étaient joints Gaspar et el Zapote, suivaient le convoi. Derrière eux, à une grande distance, les cavaliers de l'escorte du colonel fermaient la marche.

Le silence solennel de la mort régnait partout.

Rien ne nous empêche maintenant d'opposer au tableau funèbre qui vient de passer sous nos yeux celui de la félicité la plus parfaite qu'il soit donné à l'homme de goûter ici-bas : délicieuses extases d'un amour partagé, souvent précédées de longs et cruels tourments, mais qu'on n'a jamais achetées trop cher !

Seuls, deux personnages à une égale distance de la suite de don Mariano et des cavaliers du colonel, échangeaient à voix basse des paroles que nulle oreille indiscreète ne pouvait entendre.

Absorbés depuis leur réunion dans les idées de bonheur dont leurs cœurs débordaient, ils étaient restés étrangers à tout ce qui s'était passé autour d'eux. Don Mariano, dévorant sa douleur en silence, leur avait laissé ignorer le double malheur qui venait de le frapper. Il connaissait toute la tendresse de Gertrudis pour sa sœur, et aurait craint, dans l'état de faiblesse où elle était, de lui porter un coup mortel en lui apprenant, sans l'y avoir préparée, la triste fin de Marianita.

Don Rafael, à cheval à côté de la litière qui portait Gertrudis, se penchait sur sa selle pour ne pas perdre un seul son de sa voix, et recueillait chacune de ses paroles avec l'avidité du voyageur dévoré de la soif, qui peut enfin s'incliner sur la source qu'il rêvait depuis longtemps et en savourer à longs traits l'eau pure et limpide.

Une clarté vague et confuse, que laissaient à peine entrer dans la litière deux rideaux à moitié fermés, ne permettait à don Rafael que de saisir les contours indécis de la figure de Gertrudis.

Cette demi-obscurité, si favorable à la jeune fille, lui servait à cacher et son bonheur et sa confusion, que trahissait l'incarnat de ses joues si pâles jusqu'alors.

Epuisée par la violence de sa passion, elle lançait des regards furtifs sur son amant, pour s'assurer si les tourments de l'absence avaient aussi laissé leur empreinte sur ses traits.

Mais, disons-le sans détour, l'amour incurable dont il était consumé n'avait depuis longtemps marqué de trace que par une mélancolie profonde répandue sur sa physionomie, et, dans ce moment, elle rayonnait de bonheur. C'est que don Rafael ne doutait plus de l'amour de Gertrudis ; Gertrudis doutait du sien.

La jeune fille soupirait, et cependant cet amour sans mélange, dont, aux dernières clartés de la lune, elle pouvait encore voir

l'empreinte sur chacun des traits de son amant, aurait dû la rassurer et dissiper jusqu'à son dernier soupçon. Don Rafael s'occupait de cette douce tâche.

— Je ne puis vous croire, Rafael, disait Gertrudis ; mais, quand à la sincérité de mes paroles, vous n'en sauriez douter, n'est-ce pas ? car ce messenger vous disait clairement que je ne pouvais..... plus vivre.....loin de vous. Alors vous êtes venu..... Oh ! Rafael ! ajouta-t-elle avec un sanglot de douloureux bonheur qu'elle essaya vainement d'étouffer, que me direz-vous donc pour me convaincre que vous m'aimez toujours ?

— Ce que je vous dirai ? reprit simplement don Rafael ; mais rien, Gertrudis : vous avez reçu de moi le serment que, désé-je avoir le poignard levé sur mon plus mortel ennemi, ma main resterait suspendue sans frapper, pour suivre votre messenger ; je suis venu, et me voici.

— Vous êtes généreux, je le sais, Rafael ; mais....vous l'aviez juré Oh ! mon Dieu ! s'écria Gertrudis avec effroi, qu'entends-je ?

Un horrible cri d'appel venait de retentir dans la plaine jusqu'aux rochers du Monapostiac, avec une intonation si lugubre, que la fille en avait tressailli d'épouvante.

— Ce n'est rien, répondit le colonel, c'est la voix d'Arroyo. Arroyo est l'un des deux meurtriers de mon père, dont la tête, séparée du cadavre et encore toute sanglante, reçut mon serment de poursuivre le monstre à outrance..... Chut ! Gertrudis, ne craignez rien, ajouta-t-il pour répondre à un nouveau geste d'effroi qu'elle venait de faire ; le bandit est garrotté là-bas sur le sable. Tout à l'heure, je tenais en ma puissance l'homme que j'avais vainement poursuivi pendant deux ans, quand votre messenger est venu..... Alors j'ai tranché le lien qui attachait l'assassin à la queue de mon cheval.... pour accourir plus vite vers vous.

Gertrudis, presque défaillante, laissa retomber sa tête sur les coussins de sa litière, et comme don Rafael effrayé se penchait vers elle :

— Votre main, Rafael, dit-elle d'une voix mourante, pour le bonheur sans nom que vous me donnez !

Et don Rafael sentit, en frémissant de plaisir, la douce pression des lèvres de Gertrudis sur la main qu'il s'était hâté de lui livrer.

Puis tout aussitôt, honteuse de cet aveu de sa passion, Gertrudis referma vivement les rideaux de sa litière, pour savourer dans l'ombre et sous l'œil de Dieu seul la suprême félicité de se savoir aimée comme elle aimait, félicité qui la suffoquait, il est vrai, mais à laquelle elle sentait qu'elle devait la vie.

De même que ces fantômes, qu'évoque parfois l'imagination ou

que les rêves font passer sous nos yeux, et qu'on voit successivement s'évanouir, les divers personnages que nous venons de voir souffrir, aimer ou combattre, Fernando et Marianita, étendus sur leur brancard funéraire ; Gertrudis, dans sa litière, renaissant à la vie ; don Rafael, don Mariano et sa suite, tous s'éloignaient petit à petit de la scène où nous les avons vus pour la dernière fois. Don Cornelio, Costal et Clara, nous l'avons dit, avaient déjà disparu. Le dernier des cavaliers de l'escorte du colonel qui fermait la marche funèbre se perdait à son tour derrière le rideau de cèdres qui bordait l'Ostula vers l'ouest.

Sur la rive désertée du lac, deux corps immobiles restaient seuls : l'un mort, c'était Bocardo ; l'autre vivant, c'était Arroyo, destiné, selon que son heure était ou n'était pas venue, à servir de pâture aux vautours, à expier ses crimes sous le poignard d'un royaliste ou à exciter la compassion d'un insurgé.

La lune avait disparu derrière les monticules, et la vitreuse transparence qu'elle avait prêtée comme un simulacre de vie à la colline enchantée s'était éteinte. Ses rayons n'éclairaient plus les eaux du lac. Le Monapostiac et l'Ostuta avaient repris, l'un son aspect sombre et lugubre, l'autre sa triste et morne tranquillité : c'était le calme effrayant de la mort dans la solitude.

ÉPILOGUE

La double tâche de conteur et d'historien que nous nous étions imposée est près d'être terminée, et il ne nous reste plus que peu de chose à ajouter à notre récit pour le compléter.

Nous devons d'abord parler de la mission du capitaine Lantejas, et, à cet effet, nous croyons ne pouvoir mieux faire que de nous reporter à l'époque où le bon chanoine de Tepic, don Lucas Alacuesta, voulut bien nous raconter ses aventures. Nous emprunterons à son propre récit ce qui a trait au sujet qui nous occupe.

A mon arrivée à Oajaca, me dit don Lucas, où toutefois je n'avais pu pénétrer qu'après avoir couru de fort grands risques, je me rendis chez mon oncle, qui avait cru prudent, pendant les troubles qui agitaient le pays, de quitter son hacienda de San Salvador et de se retirer dans la capitale de la province. J'avais dans ses diverses conversations une certaine tendance à blâmer les actes du gouvernement, et j'avais cru voir en lui quelque partialité pour l'insurrection. Je me décidai donc, dès les premiers jours, à m'ouvrir à lui, en lui faisant connaître ma situation auprès de Morelos, ainsi que la mission dont j'étais chargé. Mais que je m'étais gros-

sièrement trompé ! A peine avais-je fini de parler, que mon oncle, les yeux enflammés de colère, pouvant à peine se contenir et se signant comme s'il eût déjà vu pousser en moi les cornes et les pieds fourchus prédits par le vénérable évêque de Oajaca, m'ordonna de vider les lieux à l'instant même, ainsi que l'Indien et le nègre qui m'avaient accompagné. " Et estimez-vous heureux, seigneur don Cornelio Lantejas, ajouta-t-il en me poussant par les épaules, que, retenu par l'amitié que je porte à mon frère, je ne livre pas à la vindicte publique son misérable fils, qui déshonore notre maison.

— Mon oncle, lui dis-je, je vous supplie....

— Je n'ai pas de neveu parmi les ennemis du roi d'Espagne, s'écria-t-il avec tant de violence, que je craignis un instant d'éprouver le sort d'Ochoa, qui, demandant grâce à son frère Luciano, à la bataille de Acuicho, reçut de lui le coup mortel, accompagné de ces mots : *Je n'ai pas de frères parmi les insurgés.*

— Tel fut le résultat de ma première tentative d'embauchage, qui m'enseigna à mieux observer à l'avenir les personnes auprès de qui j'aurais à exercer ma mission.

— Peu de temps après, Oajaca se trouvait au pouvoir de Morelos, que cette dernière conquête rendait paisible dominateur d'une immense et riche province, de toute la côte du sud et de presque toute la partie de l'océan Pacifique qui baigne le territoire mexicain.

— La fortune de l'ex-curé de Caracuaro était parvenue à son apogée. Les noms de Morelos et de Galeana, continua le bon chanoine avec un air de mélancolie profonde, avaient eu tout le retentissement que ces deux illustres champions de l'indépendance pouvaient désirer ; mais le moment n'était pas loin où tous deux allaient disparaître de la scène qu'ils avaient si glorieusement remplie. Moins de six mois après¹, la bataille de Pururan devenait le tombeau de la gloire militaire de Morelos, et, quelques mois plus tard², j'assistais au dernier combat que livra l'intrépide Galeana.

— Ah ! ce fut un moment sublime que celui où, accablé déjà par la supériorité du nombre, mais brandissant fièrement sa lance et jetant à l'ennemi son terrible cri de guerre : *Aquí esta Galeana*, le mariscal s'élança au galop, et vit deux compagnies s'ouvrir devant le poitrail de son cheval et lui livrer passage. Un instant nous espérames la victoire ; mais, emporté par son ardeur, don Hermenegildo, en revenant à la charge, se frappa violemment au front

1. 5 Janvier 1814.

2. 27 Juin 1814.

contre une mère-branche d'arbre, et, des deux chênes qui se heurtaient, le chêne humain succomba. Je vis le mariscal chanceler sur sa selle et vider les arçons : quatorze dragons l'entourèrent, et l'un d'eux déchargea, à bout portant, son mousqueton dans sa robuste poitrine. Tandis que, de ses mains défaillantes, le général cherchait à tirer son épée du fourreau, le dragon mit pied à terre et lui trancha la tête. La bouche du héros ne devait plus proférer son cri de guerre toujours victorieux, et je vis bientôt cette noble tête, pâle et sanglante, élevée au bout d'une lance, comme le plus glorieux trophée que l'ennemi eût à envoyer au vice-roi.

— Il y a quelquefois de singulières coïncidences dans la vie de l'homme, continua don Lucas. Galeana était né à Teipam ; il avait passé une partie de sa vie sur son hacienda del Zanjon ; c'est de cette propriété qu'il avait tiré le canon *el nino* ; c'est de là qu'il était sorti inconnu, et c'est à la bataille de Teipan, près de cette même hacienda del Zanjon, qu'il revenait mourir aussi renommé qu'il était obscur quatre ans auparavant.

— Dieu devait une récompense à celui qui toujours miséricordieux, n'avait jamais fait couler une goutte de sang après la victoire ; aussi lui envoya-t-il une mort glorieuse et presque douce, tant elle fut rapide. Il lui accorda aussi la consolation d'entrevoir, à son dernier moment, le vague contour du lieu qui l'avait vu naître.

— Le même sort n'était pas réservé à Morelos.

— Galeana, dont la lance et l'épée n'avaient jamais frappé que sur les champs de bataille, devait, quand son heure fut venu, y terminer noblement sa vie et mourir de la même mort que celle qu'il avait tant de fois donnée à ses ennemis.

— Morelos, au contraire, qui si souvent avait abusé de la victoire envers ses prisonniers, devait à son tour connaître l'une après l'autre toutes les angoisses et toutes les tortures qu'inflige au vaincu le vainqueur sans pitié.

— Prisonnier lui-même à l'affaire de Tesmaluca¹, il fut traîné de prison en prison, les fers au pieds, jugé par le tribunal de l'inquisition, et condamné, comme prêtre rebelle et dissolu, à être passé par les armes, dégradé enfin des ordres sacrés : il écouta toutefois sa sentence avec calme, et sa bravoure et sa grandeur d'âme ne se démentirent pas un seul instant. Mais sa mort physique, si je puis m'exprimer ainsi, fut plus cruelle que sa mort morale. Atteint d'abord de quatre balles qui le renversèrent, il jeta un cri horrible, se releva pour retomber aussitôt, et ses membres, qui frappaient convulsivement la terre après la seconde décharge, indiquaient

1. 15 novembre 1815.

combien son agonie était affreuse et quelle terrible expiation Dieu lui réservait pour sa dernière heure.

En prononçant ce jugement sévère, mais impartial, ce bon chanoine baissait la tête comme si son cœur eût gémi des aveux que lui arrachait sa conscience en parlant de son général bien-aimé. Mais, se redressant bientôt sur son siège, il s'écria d'une voix ferme :

— S'il a commis d'inutiles cruautés quand la clémence était si facile et ne lui eût rien coûté, s'il a refusé bien souvent la grâce qu'on lui demandait, il a refusé aussi la vie que lui offrait un ami courageux et dévoué, pour ne pas compromettre celle d'un geôlier et enlever à sa famille ses moyens d'existence. Un seul moment de faiblesse de sa part eût mis en danger la tête de plus de mille personnes : tout cela n'est-il pas une compensation, et les taches de sa carrière politique et militaire l'empêcheront-elles d'être le plus grand des chefs de l'insurrection mexicaine ?

L'histoire a confirmé le jugement du chanoine.

Ce dernier, en terminant son récit, m'avait également instruit de ce qui le concernait personnellement.

Après la mort de ses deux chefs, dont il n'avait jamais pu se résoudre à se séparer, il avait quitté le service actif sans toutefois accepter l'*indulto*¹ du gouvernement espagnol. Profitant, sous le nom d'*Alacuesta*, qu'il avait définitivement adopté, de l'asile que lui offraient, tantôt dans une province, tantôt dans une autre, les successeurs armés de Morelos, il avait repris ses études théologiques, abandonnées pendant près de cinq ans.

Après bien des difficultés et des traverses, il était parvenu à se faire conférer les ordres, et il jouissait enfin d'un doux loisir qui s'accordait si bien avec ses goûts pour l'étude et pour la paix.

Costal rêvait toujours l'ancienne splendeur de ses ancêtres ; à d'assez fréquentes excursions près, il n'avait jamais quitté son ancien capitaine, et était devenu l'hôte, le commensal et l'ami du bon chanoine.

Quand à Clara, il n'avait jamais rejoint que plus tard le Zapotèque, son ancien compagnon d'aventures ; ses goûts de vagabondage lui avaient fait refuser l'hospitalité que lui offrait don Lucas, dans l'histoire de qui il avait à peine marqué, et qui lui payait plus que sa dette en fournissant à ses plus urgentes nécessités.

Don Rafael, uni à la femme qu'il avait si longtemps désirée, était au comble de ses vœux. Son serment de combattre sans relâche l'insurrection mexicaine l'obligeait à rester au service. Le

¹ Amnistie.

grade de général qu'il avait obtenu, quoique tardivement, était la récompense bien méritée de sa bravoure et de son dévouement à la cause royale. Les hasards de la guerre avaient épargné sa vie, qu'il lui eût été si douloureux de perdre maintenant qu'il pouvait, à de certains intervalles, comme le marin après de longues et périlleuses navigations, aller goûter dans son hacienda del Valle les trop courts instants de félicité que Gertrudis lui tenait en réserve.

Peu de jours avant la dernière défaite de Morelos, Arroyo, qui depuis trop longtemps jouissait de l'impunité de ses crimes, avait été assassiné par un des bandits de sa guerilla.

On croyait l'insurrection anéantie. Délivé dès lors de son serment, le général Tres Villas quitta le service.

Mais la tranquillité qu'avait ramenée presque partout le rétablissement de l'autorité royale n'était qu'une trompeuse apparence ; l'insurrection, comprimée pour un moment, devait éclater de nouveau,

Morelos, par ses nombreux succès, avait appris au peuple mexicain à connaître sa force, et c'est sur cette base indestructible que devait plus tard s'appuyer l'émancipation du pays.

Telle cette digue gigantesque¹ que, de nos jours, la main de l'homme a élevée au milieu de l'Océan pour défendre nos flottes contre la fureur des flots de la mer : plus d'une fois, avant de surgir, elle a été renversée ou ébranlée par la tempête ; mais d'énormes blocs de granit, entassés à grand frais pour en former la base, restaient inébranlables : d'habiles et hardis ouvriers reprenaient courageusement leurs travaux après la tourmente ; les flots étaient vaincus... et, comme si le fonds de l'abîme l'eût vomie, sa digue apparut tout à coup. Bientôt on la vit dresser fièrement la crête au-dessus des eaux, et bravant désormais l'Océan en courroux, se rire de la vague impuissante qui vient rugir et se briser contre ses flancs. Telle cette mémorable révolution, qui, après une lutte acharnée et sanglante, mêlée de succès et de revers, a enfin arraché à jamais la nation mexicaine à la domination de l'Espagne, et affranchi sans retour les peuples qui habitent cette vaste portion du continent de l'Amérique, où, depuis trois siècles, flottait orgueilleusement le drapeau ibérien.

L. DE B.

FIN.

1. La digue de Cherbourg.

DU DEVELOPPEMENT DU GOUT

DANS LES ARTS EN CANADA.

(SUITE.)

IV.

Quant à ceux qui veulent posséder des originaux, qui tiennent à nous en montrer, non pas à tout prix, mais à bas prix ; qu'ils ont eu "*par une de ces bonnes fortunes*" nées pour les gens qui n'y entendent rien ; comme ils sont sous l'influence d'une heurieuse illusion, il est très-délicat de leur adresser des conseils, et je ne m'y hasarde qu'avec répugnance. Je me contenterai donc de leur dire, que s'ils entendent par *originaux*, des toiles peintes par quelque rapin des vieux maîtres, que les marchands d'antiquaille ont redoublées, taillées, grattées et repeintes cent fois, leur idée peut être juste ; ce sont des originaux. Mais j'ajouterai que parce qu'une chose est devenue une vieille chose, elle n'en est qu'une vieille mauvaise chose. En prenant de l'âge, on peut acquérir un titre au respect, mais on acquiert rarement un nouveau trait de beauté. S'il en était autrement je connais plusieurs personnes qui trouveraient meilleur de vieillir... Si, au contraire, on comprend par *originaux*, les tableaux des grands maîtres ; oh ! alors, l'illusion où l'on git est considérable, et, puisque, malgré moi, je suis forcé de le dire, ce que l'on appelle une bonne fortune, le résultat du malheur d'un tel, un bijou longtemps ignoré, n'est qu'une vilaine

rouerie d'un marchand de vieilleries, dont on a été la victime. Ces Israélites sont d'une éloquence persuasive sans pareille ; ils s'emparent de tous vos sens, seriez-vous même un peu connaisseur, dans votre conscience ; ils ont un jour favorable, une anecdote, un nom célèbre pour chacune de leurs pièces. Vous ne voyez plus bientôt que par leurs yeux, et à un moment imprévu, sans que vous y ayez songé, vous vous trouvez possesseur d'un original, que vous avez eu presque pour rien ; c'est votre conviction. Ajoutez, qu'avec sa marchandise, le brocanteur, comme l'immortel Vert-Vert semble vous avoir transmis "*sa verve et son caquet* ;" il vous a créé amateur pour l'éternité.

Soyons sérieux, les originaux des grands maîtres sont connus, aussi bien que leurs auteurs. On sait où ils sont ; quand un événement les déplace, ils ne sont recueillis que dans les palais des gouvernements, des seigneurs, des riches financiers de l'Europe ; ils ne passent pas dans le commerce de bric-à-brac ; il est donc absurde au dernier degré de prétendre en posséder, surtout de les avoir acquis à vil prix. Il ne faut pas en douter, nous serons les derniers servis de cette marchandise-là.

Il y en a qui sont quelquefois tentés de tirer les peintres par le pan de l'habit, quand ils passent, pour leur dire d'un air convaincu cette phrase, grosse de dangers : " J'ai un tableau !... c'est vieux !... c'est noir dans les ombres... on n'y voit presque pas ; quelqu'un m'a dit que c'était un Titien, ou un Corrège..." Allez y voir, vous qui avez encore l'illusion facile et qui croyez que les maîtres de cette trempe pouvaient faire dans le noir.

Il y a quelques années, je me laissais naïvement traîner à la suite de tous ces lugubres amateurs d'ombres ; j'allais voir une toile ici, un panneau là, une feuille de cuivre ailleurs : la toile était rapiécée, le panneau troué par les vers, le cuivre rongé de rouille, mais c'était toujours la même noirceur et le même résultat ; vieille croute, homme berné.

Ce métier me devint très-pénible, car il fallait quelquefois, disputer, Dieu sait si j'aime cela ; on me soupçonnait de malveillance à l'égard de l'antiquité ; je laissais toujours derrière moi de cruelles déceptions ; j'avais souvent affaire à des esprits aimables, à des cœurs sensibles ; je jouais un affreux rôle ; je me sentais comme un croque-mort occupé à ensevelir des illusions sous ces déchets de l'art. J'y renonçai, persuadé que la réputation du Titien ou du Corrège n'auront pas à souffrir de ces quelques méprises qui courent ici sur leur compte.

Depuis que j'ai pris cette résolution on m'a fait voir dans une maison où j'étais entré par hasard, *un portrait de Champlain et une*

figure de St. François Xavier, tous deux peints d'après nature par Michel-Ange.... ! Je n'ai pas même sourcillé devant cette ingénieuse combinaison d'anachronismes.

V

Ce qui serait digne de l'ambition de quelques-uns de nos hommes fortunés, ce serait l'acquisition d'*originaux plus modernes*, œuvres des peintres contemporains. Il faut être un peu de son temps. Il y a aujourd'hui en Allemagne, en France, en Belgique une multitude d'artistes d'un grand mérite, dans tous les genres. Leurs tableaux, quoique d'un prix élevé, sont pourtant accessibles à nos fortunes du premier ordre. L'enchère a pu en faire monter quelques-uns à des sommes considérables, mais, en général, les artistes ne les avaient pas estimés à des valeurs si exorbitantes. Ainsi tous ces tableaux de Ingres, de Paul Delaroche, de Delacroix, d'Ary Scheffer, qui ont atteint aux ventes publiques des chiffres si élevés, avaient été livrés à l'atelier, pour des prix comparativement minimes. Et je parle là des plus grandes réputations du monde artistique. A côté de ceux-ci, il est d'autres peintres dont les noms ont été moins proclamés, mais qui ont un mérite au moins très-rapproché du leur, et que le temps fera grandir encore. Ce serait donc cette fois, pour ceux qui pourraient en faire l'acquisition, une véritable bonne fortune que de posséder quelques-unes de leurs œuvres; et pour nous qui pourrions peut-être aller les contempler, nous y trouverions une nourriture salutaire. Ceux qui seraient tentés de faire un si noble emploi de leur richesse, doivent être persuadés que personne ici ne leur fera des reproches, moins les peintres que les autres; car, en amateurs sincères du beau, ils donneront toujours de l'estime à ceux qui leur procureront ainsi des amis, des conseillers et des modèles à étudier. Nous en avons un tel besoin ! Bien plus, j'en connais qui, si la chose était praticable, proposeraient volontiers de mettre un impôt de 200 pour cent sur l'importation de ce que l'on est convenu d'appeler des croûtes vieilles ou jeunes, et de donner une prime d'encouragement aux acquéreurs de bons tableaux de maîtres.

Il n'y aurait qu'à charger un peintre à Montréal et à Québec d'établir à la douane la valeur de ces objets; je suis persuadé qu'ils s'en acquitteraient consciemment. Dans les pays où l'on impose de forts droits d'entrée sur les objets d'art, c'est ainsi que la chose se pratique. Vraiment, plus j'y songe, plus il me semble

que l'administration devrait adopter cette mesure. Cela créerait d'ailleurs des situations lucratives aux artistes du pays ; nous sommes peut-être les seuls dans l'ordre des professions libérales pour lesquels notre gouvernement n'a pas encore songé à fonder des emplois et des rentes ; en adoptant ma suggestion, il nourrirait ses artistes à peu de frais, des miettes de l'art étranger ; et cela nous permettrait peut-être de produire des chef-d'œuvres. Nous ferions mieux que les abeilles qui s'alimentent de fleurs pour distiller du miel.

VI

J'ai assez longuement parlé des écoles de beaux-arts et spécialement de dessin, dans d'autres occasions, pour en faire sentir l'utilité générale. Après la tentative que nous avons faite il y a quelques années, nous avons pu juger de ce qu'il faudrait pour mettre une institution de ce genre en voie de produire tout le bien dont elle est capable. Il serait nécessaire avant tout que l'enseignement pût se donner le plus libéralement possible, et puis, qu'il s'adressât surtout aux classes ouvrières ; et que l'institution ne comptât pas sur la rétribution des élèves pour se soutenir. Or, on ne peut atteindre ce but qu'au moyen de dotations généreuses faites par des riches particuliers, ou en affectant à cet objet le revenu de certains impôts appliqués, par exemple, sur ces jouissances d'un ordre inférieur que le luxe exagéré se permet : la plupart des grands établissements de l'Europe, tels que musées, bibliothèques publiques, universités, écoles et collections de toutes sortes, doivent leur origine à la générosité de quelques citoyens dévoués et intelligents ; on voit rayonner au fronton de tous ces beaux édifices qui ont jeté tant d'éclat sur la terre où ils furent élevés, un ou deux noms que les générations relisent avec respect parmi les noms des souverains : ceux-là ont établi leur trône sur les âges dans le domaine incorruptible de la pensée humaine.

Mais il n'est pas nécessaire de sortir de notre pays pour chercher des exemples de cette générosité et de cette munificence des simples citoyens. Le Canada en est rempli ; et nulle part ailleurs, peut-être, on n'a vu les sacrifices individuels accourir aussi noblement au-devant des besoins de la vie d'un peuple. Toutes les misères humaines ont eu leur asile ; et malgré les terribles résultats de la conquête, malgré l'action d'un gouvernement qui nous était hostile, nous avons pu conserver pendant un siècle la direction de l'instruction supérieure, sauvegardant ainsi tout ce qui nous était le

plus cher, faisant de plus connaître, goûter et accepter notre langue, nos mœurs et nos lois par ceux dont l'unique disposition était de les proscrire. Si nous existons donc avec le caractère et le génie qui nous sont propres, si nous avons trouvé dans nos heures les plus critiques de puissants et habiles défenseurs, nous le devons aux sacrifices bien faits de nos pères.

Les hommes du clergé, à cause du désintéressement dont leur état les rend capables, ont sans doute plus fait que les autres ; et tous les cœurs reconnaissants doivent aujourd'hui leur en témoigner plus que jamais de la gratitude, pendant que des élèves sans vergogne croient bien faire en dépréciant leur enseignement et en les insultant avec la langue qu'ils ont reçue d'eux, avec la plume que ces maîtres ont dirigée dans leur main. Oh ! quand on entend des néophytes à peine affranchis de la règle et de la doctrine du berceau de leur éducation, qui ne conservent de bon que ce qu'ils ont reçu là, publier qu'il est temps d'arracher l'enseignement à ces professeurs volontaires de deux siècles, et cela, au moment où tous les éléments étrangers qui composent notre puissance civile viennent de se grouper ensemble, oui, nous devons dire à ces renégats d'un passé respectable, qu'il fut un temps où ces professeurs, qu'ils accusent et qu'ils méprisent, se privaient de manger pour ne pas réduire à la ration les enfants qu'ils voulaient instruire, ceux qui devaient avoir la garde des traditions de notre race, les enfants qui furent nos pères, plus instruits, plus dévoués, et faut-il le dire, mieux élevés que nous. Quand ces grands esprits nous auront montré durant autant d'années, un dévouement pareil, des cœurs aussi purs, des sacrifices aussi généreux, un travail aussi prolongé, des résultats aussi remarquables, nous croirons à leurs paroles et nous embrasserons leur doctrine ; mais en attendant, les hommes sensés et reconnaissants ne s'en attacheront que davantage au corps si respectable de notre enseignement, persuadés que là où il faudra des réformes et des progrès, ces réformes et ces progrès s'accompliront, parceque l'esprit qui a présidé à toutes nos fondations n'a eu pour but que l'utilité générale et le bien dans sa plus large sphère.

Mais si le clergé a pu accomplir et diriger tant d'œuvres nationales, il l'a fait souvent avec l'aide du dévouement laïque. Combien d'hommes ont senti que, si des aptitudes heureuses, des circonstances providentielles et la faveur de leurs compatriotes les avaient mis en lieu d'acquérir de grandes fortunes, il était de leur devoir d'en déverser la surabondance sur la société ! Pour eux le mérite du succès, la rémunération de leur travail, n'a pas suffi à leur satisfaction ; ils ont voulu attacher un souvenir plus durable à ces

fortunes acquises ; ils ont accompli un grand devoir, le devoir du dévouement social. La société et Dieu couronnent d'immortalité de pareils actes, pour apprendre aux riches qu'ils sont établis dans la possession d'une plus grande part de la propriété et de la nourriture de tous, pour l'administrer et la dispenser avec plus d'intelligence et de sagesse.

C'est ce que font, tous les jours, des hommes et des associations dont les noms sont dans la bouche de tout le monde, au point qu'il est moins nécessaire d'exciter l'élan généreux vers les fondations utiles que de le diriger vers des besoins nouveaux de notre société. Un peuple n'a pas seulement besoin d'hospices ; le criminel en défaillance, l'intelligence égarée, le perclus, le crétin, l'idiot, ne sont pas les seuls à qui la patrie doit un asile ; il ne faut pas laisser encore le génie national se traîner misérablement sur la voie ; il ne faut pas qu'il prenne le chemin de l'exil ; il ne faut pas qu'il porte à d'autres des trésors qui nous appartiennent. Le génie, voyez vous, n'est pas un industriel ; son règne, comme celui de tout ce qui est divin, n'est pas de ce monde, il est dans la vie illimitée et glorieuse des peuples ; il ne naît pas pour vivre un jour, il a une mission particulière. A d'autres, il convient de développer la richesse des nations, de faire or de tout, de perfectionner l'industrie, de découvrir et exploiter toutes les ressources et les forces de la terre, d'étendre les relations et la puissance des peuples ; à d'autres, il a été donné de veiller à la solidité des états. Le génie, lui, cette puissance abstraite de la nature humaine qui semble planer entre le monde organique et la sphère des esprits célestes pour les unir ; ouvrier de la pensée, découvreur des secrets de la création, des vérités métaphysiques et des beautés divines, il a pour rôle, d'éclairer, d'ennoblir, de glorifier, d'immortaliser ces agglomérations d'hommes que l'histoire appelle peuples et qu'elle classe d'après le plus ou moins de pensées et de gloire qu'elles ont léguées à l'humanité. Quoique le génie ait besoin du pain de chaque jour, tout autant que le perclus, pour arriver à sa grande maturité, il ne peut guère, plus que lui, se le préparer ; il appelle si ardemment la vie de l'intelligence qu'il oublie la vie de la nature. Et, cependant, quel est l'homme amoureux de la grandeur de son pays et des choses sublimes de la pensée humaine, qui oserait dire qu'il vaut autant le laisser mourrir improductif ? Si donc, il n'est pas plus permis de le laisser expirer que l'enfant exposé sur le chemin, il est nécessaire de lui donner la main et de l'établir dans ses voies.

Le danger, aujourd'hui, est de voir certains établissements se nuire, à cause de l'uniformité de leur but. L'enseignement de

quelques spécialités utiles, particulièrement de l'art fertile du dessin, ne se fait encore nulle part de manière à offrir quelques résultats satisfaisants. Cet art qui embellit le culte de la divinité, qui glorifie les souvenirs d'une nation, qui fournit à l'industrie tant d'ouvriers habiles, je dirais même tant d'artistes ; qui fait le prix des produits de la tapisserie, des porcelaines, des papiers de tentures, des étoffes de soie et d'or, de l'orfèverie, de la fonderie, des objets de bronze et de terre-cuite, qui sert toutes les sciences, dont l'enseignement se fait avec l'aide de l'expérience et de l'image, qui fait la base de la lithographie, de la peinture sur verre et sur mur ; de tous les genres de gravures, de la sculpture ornementale et de la statuaire, de l'architecture et du modelage en stuc ; cet art, que l'on apprend partout en Europe, qui fait le succès et le mérite des produits de l'industrie française, qui est le plus brillant reflet d'une civilisation élevée, cet art n'a pas ici d'abri.

Je n'appelle pas cours de dessin, ces classes que l'on ouvre dans quelques collèges, où, sous prétexte d'aller estomper la face d'un Curiace ou d'un baudet, une quinzaine de Giotto dégourdis, vont se donner un quart d'heure de sans gêne et chercher l'occasion de se salir un peu plus les doigts et de se noircir réciproquement le nez. Je crois, d'ailleurs, que dans les institutions consacrées à l'enseignement classique, il est bien difficile de trouver place pour une classe sérieuse de dessin, à moins de sacrifier la versification grecque et latine et quelques autres exercices, jugés moins utiles.

J'attire donc particulièrement l'attention des personnes qui ont encore à faire des générosités qui manquent de but, vers cette lacune de notre éducation nationale.

Le dévouement éclairé nous a donné, jusqu'à ce jour, la direction de l'enseignement supérieur ; le génie de notre race a fait de nos pères, en Europe, les maîtres du goût : conservons ici cette maîtrise dans toutes les chaires des sciences, dans toutes les expressions de l'art. Cela ne tient qu'à nous : que les hommes généreux se persuadent qu'une nation ne vit pas seulement de langues mortes.... Si, encore, nous les parlions assez bien pour charmer le long sommeil des peuples qui les ont parlées. Nous avons des avocats, des notaires, des médecins, pour un demi siècle. Donnons un instant de trêve à cet enfantement vicieux d'un enseignement prolifique ; la gloire, l'honneur, la santé et le repos de notre corps social n'en seraient pas plus souffrants, je pense, si nous produisions d'autres spécialités.

Quand vous avez ouvert des hospices, généreux bienfaiteurs, vous n'avez pas manqué de mains pieuses pour soulager les

misères qui y sont accourues ; quand vous avez édifié des enceintes pour que la jeunesse reçut les leçons de la sagesse, de la religion et de la science, vous avez vu se présenter les maîtres et les disciples, comme si vos murs nouveaux les eussent engendrés ! Et bientôt, de ces enceintes, sont sortis des essaims qui se sont répandus non seulement dans les limites de notre pays, mais bien au delà. Une partie de l'Amérique Septentrionale a été évangélisée par nos missionnaires, et les filles de nos couvents, et les élèves de nos collèges, vont faire goûter, aujourd'hui, dans des pays qui ne connaissaient pas notre existence, les charmes de la langue que nous avons conservée avec héroïsme. Eh bien, c'est là le fruit d'un sacrifice bien fait, vous êtes accourus au devant d'un besoin, votre bienfait est tombé comme une rosée sur une semence cachée ; la moisson a été immense. Travaillons à fonder les écoles d'art, et je ne doute nullement des mêmes résultats ; le Canada est aujourd'hui, sur ce continent, le centre catholique d'où rayonne le plus de vie et d'œuvres de la foi.

C'est un grand signe des belles destinées qui sont réservées à notre nationalité que cette expansion d'idées et de dévouement qui part d'un peuple naissant ; c'est le caractère du moyen-âge italien et de presque toute l'existence de la France. Cet apostolat du christianisme n'échet pas seul à un peuple ; il apporte, avec lui, la vertu de percevoir et de produire toutes les beautés qu'il renferme et qu'il inspire. On vit, un jour, sortir des Catacombes, des légions de néophytes qui se répandirent en occident et changèrent la théogonie de tous les peuples anciens ; après leur passage, on ne vit plus qu'une seule foi, qu'un seul culte ; avec eux, il sortit encore une légion d'artistes pieux qui révélèrent dès lors, cette forme et ce caractère que l'art a portés dans tous ses grands monuments à travers dix-huit siècles.

C'est, encore une fois, parce qu'il y a dans cette scène divine qui enfante les apôtres, et les martyrs, une fécondité qui fait jaillir tous les fruits inspirés de la pensée ; cette fécondité, elle peut être, elle doit être chez nous.

Voyons maintenant, dans l'œuvre d'une seule famille, les résultats que peuvent produire la magnificence unie à l'intelligence des grandes choses, au milieu d'un peuple ainsi doué.

Les Médecis, avant d'arriver au trône, n'étaient que des commerçants intelligents et heureux, comme il en est parmi nous ; c'étaient des marchands de laine, des propriétaires de terres et de maisons que personne n'avait annoblis. Ils étaient du peuple ; ils le servaient dans tous les emplois de la municipalité et de la haute magistrature ; leurs titres à la considération, ils les devaient à leur

grand caractère, leur souveraineté, il la conquièrent d'abord sans efforts par leur munificence éclairée ; ils régnaient déjà depuis longtemps, et personne n'avait songé à les appeler rois, et ce règne le plus brillant de la famille, le règne de Côme l'Ancien et de Laurent le Magnifique, son petit-fils, ne fut qu'une magistrature prolongée, consentie et sanctionnée par tous. Mon expression peut paraître un peu exagérée, puisque Côme fut un instant chassé par les nobles, mais il fut bientôt rappelé, et remarquez qu'il vivait dans un état presque sans constitution, où la faction victorieuse faisait la loi. A ces hommes qui dépensaient toute leur fortune pour la gloire de la patrie, on ne craignait pas de confier la fortune de l'état. Après avoir fondé à Florence des hôpitaux, des bibliothèques de livres rares, des académies, ils ouvrirent dans leurs palais des écoles d'art ; à côté des hommes de la science, des exilés de Byzance, qu'ils hébergeaient et fêtaient dans leurs villas de Carrégi, de Cajano, ils nourrissaient les jeunes artistes : Michel-Ange mangeait à la table de celui qui fut Léon X. L'art du moyen-âge assistait dans ces enceintes à la résurrection de l'art antique, les lettres et la philosophie grecques y revoyaient le jour au milieu des fêtes ; on faisant grand gala chez Laurent pour la découverte d'un livre de Platon ; on débrouillait les lois romaines après le dessert. Avant que cette petite ville de Florence fût remplie de livres, de savants, de lettrés, d'artistes illustres, les Médicis avaient encore fondé des bibliothèques à Venise et des écoles à Rome. Voilà ce qui leur a assuré la souveraineté en Italie et les a conduits à tous les trônes de l'Europe. Ils avaient reçu une âme et une main pour régner, ils avaient montré comment on annoblit une fortune et quelle noblesse on en retire pour soi-même. La postérité et l'histoire ont personnifié dans leur nom, l'époque la plus brillante des âges modernes ; ils sont les patrons de la civilisation nouvelle, ils ont fait un siècle, comme Périclès et Auguste.

Je viens d'exposer bien rapidement quelle influence pourrait avoir sur le développement de l'art en Canada, l'action purement individuelle, je parlerai, un autre jour, des résultats que pourrait produire l'action de nos corporations civiles et religieuses.

. N. BOURASSA.

LES LARMES DU CHRIST.

LÉGENDE CATHOLIQUE.

Un soir, — l'époque moderne allait bientôt commencer — un homme, le corps brisé par les fatigues d'une vie de trente-trois années de souffrances et d'apostolat, l'âme meurtrie par la méchanceté et par l'ingratitude des siens, s'était réfugié au fond d'une grotte du Jardin des Oliviers, et là, le front reposant dans la poussière, les mains jointes sur ses genoux, laissait tomber au milieu de la solitude et de l'abandon qui l'enveloppait, des paroles de prières et des sanglots. Dès l'instant où sa tunique blanche avait frôlé les parois de ce réduit, les prophéties d'autrefois allaient bientôt avoir leur dénouement, car il était écrit que l'âme de cet homme serait triste jusqu'à la mort, et cette nuit, qui s'étendait si calme, si belle, si silencieuse sous le ciel de la Judée, ne devait plus être appelée, dans la suite des temps, que la nuit de l'agonie.

* *

Quelles pouvaient donc être les sombres et poignantes pensées qui faisaient alors perler des sueurs froides sur le visage du Fils de Dieu ? Pourquoi ce perpétuel voile de tristesse, qu'une main d'en haut était venue poser sur la face du Sauveur, dès sa sortie de la crèche de Bethléem, était-il encore là, planant au-dessus de sa

tête sacrée, maintenant que l'instant suprême approchait? " Les peuples de Galilée l'ont vu pleurer, écrivait Donoso Cortès, la famille de Lazare l'a vu pleurer, Jérusalem l'a vu inondé de ses larmes. Tous, tous ont vu des larmes dans ses yeux : qui a vu le rire sur ses lèvres? Et que voyaient ces yeux troublés devant qui étaient toutes choses, celles du passé, celles du présent, celles de l'avenir?

" Voyaient-ils le genre humain naviguant sur une mer calme et heureuse? Non, non! Ils voyaient Jérusalem tombant sur Dieu, les Romains tombant sur Jérusalem, le protestantisme tombant sur l'Eglise, les révolutions allaitées par le protestantisme tombant sur les sociétés, les socialistes tombant sur les civilisations, et le Dieu terrible, le Dieu de justice tombant sur tous."

..

Ce soir là donc, où tout s'était donné la main pour le trahir, le renier, le crucifier, l'immense flot de larmes échappé de ses paupières s'était mis à refluer violemment vers sa source, fouetté et refoulé par la main de son Père. Partout où ses yeux rougis voulaient se reposer, ils n'entrevoyaient dans la pénombre de la grotte que cyniques ambitions, haines atroces, dissimulations perfides, amitiés menteuses, crimes incroyables, entassés au milieu de débris de sceptres, de fragments de trésors, de lambeaux de mitres, de tronçons d'épées. L'horrible vision, soutenue par la main de fer de l'athéisme, du blasphème, de la malhonnêteté, de la débâche, du parjure, de l'amour vendu, allait se déroulant lentement devant ce cœur défaillant, et déjà, un long cri d'angoisse s'était échappé des lèvres du Fils de Dieu, lorsque soudain tout disparut, pour faire place à quelque chose de plus horrible et de plus satanique.

*

Ces hommes qu'il était venu sauver, ces hommes pour qui il venait de commencer à se sacrifier, ces hommes à qui il allait léguer la goutte la plus pure de son sang divin—l'église catholique, apostolique et romaine—se pressaient les uns contre les autres, s'excitaient de la voix, s'encourageaient mutuellement, puis se divisant par groupes, se ruaient, sous le nom de démagogues, de libres penseurs, de révolutionnaires, de socialistes, de tolérants, contre cette dernière trace du Sauveur laissée à la terre pour l'en-

gager à se souvenir du ciel, et essayaient à la faire disparaître, en la foulant sous leurs pieds. L'église militante se mit alors à défiler majestueusement devant l'Agonisant. La poussière de ses autels que l'on martelait sans relâche, se prit à jaillir jusque sur le rebord de sa robe, et les figures de ses ministres, des Papes ses successeurs, pauvres, méprisés, bafoués, errants comme le Maître, vinrent se refléter dans la prunelle de son regard, si morne et pourtant si résigné.

* *

C'était Pierre—qui dormait à quelques pas de là—Pierre chassé de Rome par l'empereur Claude, traqué comme une bête fauve, et crucifié la tête en bas.

Derrière lui marchaient Anaclet exilé par Dioclétien, puis Clément I, proscrit par Trajan et mourant privé de tout secours dans la ville déserte de Chersonese : Corneille, enlevé du Saint-Siège par ordre de l'empereur Gallus et martyrisé loin de Rome : Luce I, exilé par Valérien et Gallien : Libère, emprisonné dans la Thrace par l'empereur Constance : Jean I, attiré sous de faux prétextes à Ravenne par le roi Théodoric, pour n'y trouver que la mort au fond d'un cachot : Agapet I, forcé d'aller mourir à Constantinople par le roi Théodore : Silvère refusant de condamner le concile de Chalcédoine, envoyé par l'Empereur Justinien à Patara en Lycie, puis à l'île de Palmaria, pour y périr de faim et de misère : Vigile exilé sept ans par le même empereur et expirant à Syracuse : Martin I, chassé par Constant II, bafoué en route, jeté sur un navire, promené pendant quinze mois de rivages en rivages, d'îles en îles, jusqu'à Constantinople, où il reçoit toutes sortes d'ignominies, puis déporté secrètement dans la Chersonèse Taurique, où la mort vient le chercher au milieu de la plus affreuse des misères : Sergius I, arrêté par Justinien II : Grégoire III, assiégé dans Rome par les Iconoclastes : Etienne III, obligé de se réfugier en France pour ne pas tomber entre les mains du farouche roi lombard, Astolfe : Etienne IV, retenu prisonnier dans la basilique de Saint-Pierre même, par le roi Didier : Léon III, tout sanglant et tout maculé de boue, les yeux crevés et la langue arrachée, au milieu de Rome, le centre de la catholicité.

* *

Placée en tête à tête avec toutes ces horreurs et ces abominations, la face du Sauveur suait le sang. Une épouvantable terreur comprimait son âme ; il pria, mais pendant que ses lèvres bleuies et

gonflées murmuraient des paroles de pardon pour tous ces crimes, l'implacable vision continuait encore à se dérouler sur les parois de la grotte.

* *

C'était Etienne V, fuyant devant une émeute et s'en allant mourir en France, où il était venu chercher un refuge. Puis à sa suite, apparaissaient Jean VIII, couvert des chaînes dont l'avait chargé Carleman ; Adrien III, mourant en France comme Etienne V ; Etienne VII étranglé dans sa prison par les ordres d'Adalbert, marquis de France ; Léon V, rendant l'âme dans un cachot ; Sergius III, chassé de Rome par une faction ; Jean XI, périsant au fond d'une oubliette ; Benoit V, fait prisonnier par Othon, empereur d'Allemagne et terminant sa vie dans l'exil à Hambourg ; Jean XIII, exilé à Capoue ; Benoit VI, fait prisonnier, enfermé au château St. Ange et étranglé par l'anti-pape Boniface VII ; Jean XIV, s'éteignant de faim, en prison, Jean XV, Grégoire V, Sylvestre II, Benoit VIII, Grégoire VI, exilés du Saint Siège ; Clément II, fuyant le cachot qu'on lui préparait et allant mourir en Germanie ; Léon IV, fait prisonnier par les Normands ; Grégoire VII, assiégé dans Rome par Henri VI, empereur d'Allemagne et se réfugiant à Solerne pour s'y coucher dans sa tombe ; Victor III, élu dans l'exil ; Urbain II, y passant une partie de son pontificat ; Pascal II, prisonnier d'Henry V d'Allemagne, trépassant d'épuisement et de douleurs à Bénévent ; Gélase II, pour éviter le même sort, quittant Rome et s'envenant mourir à Cluny ; Innocent II, Eugène III, Alexandre III, Luce III, Innocent III, Innocent IV, Alexandre IV, Urbain IV, Clément IV, Grégoire X, Nicolas III, Martin IV, Honorius IV, Nicholas IV, Célestin V, Benoit XI, Urbain V, Grégoire XI, s'acheminant tristement vers le sol de l'étranger, loin de cette chaire de Pierre qui leur avait été confiée en dépôt sacré ; Eugène IV, n'échappant que par la fuite à la fureur des Romains qui l'avaient fait prisonnier ; Pie VII, arraché du Vatican par Napoléon I ; Pie IX, chassé par la Révolution, se réfugiant à Gaëte, puis retournant à Rome pour y lutter bravement contre les ennemis de la Papauté et du Catholicisme.....

* *

.....

*
*
*

Longtemps, longtemps encore, l'affreux cauchemar passa et repassa devant le Sauveur atterré : son âme ne pouvait encore s'habituer à une semblable ingratitude envers ceux qu'il avait marqué du sceau de son héritage et de son apostolat. L'holocauste lui paraissait impossible ; il élevait les mains vers son Père : il allait le supplier une seconde fois d'éloigner de lui la terrible coupe, lorsqu'un cri de sublime résignation s'échappa de sa poitrine :

— Mon Père ! si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite !

*
*
*

Le sacrifice était accepté : le monde venait d'être sauvé.

*
*
*

Seulement, depuis cette nuit lugubre de l'agonie, les larmes du Christ ont continué à suinter lentement sur les joues de chacun de ses successeurs. En s'asseyant sur le trône de Saint-Pierre, chaque Pape doit aller les puiser au fond du calice amère du Jardin des Oliviers. Dès qu'il l'a porté à ses lèvres, il se fait une sourde rumeur parmi les hommes qui ont aidé à crucifier leur Dieu. Ivres de sang et de vertige, ils se précipitent tous en foule sur les murs du Vatican, pour renverser d'un seul coup le vase de la divine tribulation qui restera toujours là comme un éternel monument de leur déicide. Mais écrasés aussi par une éternelle malédiction, leur rage restera toujours impuissante, car les larmes du Christ sont là pour protéger les portes de son Eglise, et toujours, elles feront trouver à ceux qui voudront s'élever contre elles, les Gémonies sur les bords du Tibre, la roche Tarpéienne aux pieds du Capitole.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

LES ZOUAVES PONTIFICAUX DU CANADA.

Salut, honneur à la troupe de braves
Qui des saints lieux va garder le rempart !
Salut, triomphe et gloire aux courageux zouaves
Dont nos cœurs palpitants célèbrent le départ !
Le départ ! mais.... c'est déjà la victoire !
Car, pour y parvenir, à ce terrible jour,
N'avez-vous pas, cueillant ici la gloire,
Fils pieux, triomphé du maternel amour ?
Douce comme une lyre,
Dans les fibres de vos cœurs
Sa voix glissait en pleurs :
Tel le tendre zéphyre
Dans le chêne plein de vigueur
A l'aurore soupire
Des accents de douleur :

* * *

“ Hélas ! vous disait-elle, et qu'a donc fait ta mère,
Enfant, pour l'abreuver de cette coupe amère ?
Que te manquait-il donc, mon fils, auprès de nous,
Pour t'en aller ailleurs chercher un sort plus doux ?
Assis, parmi les tiens, au foyer domestique,
N'avais-tu pas assez de ce trésor antique
De foi, d'honneur, d'orgueil et de simplicité,
Et de noble énergie, et de franche gaieté,
Et de tant de vertus, trésors héréditaires
Transmis, avec le sang, à leurs fils par nos pères ?
Ce fleuve, ces forêts, cet air pur, ce beau ciel :
Veux-tu les échanger pour un plus chaud soleil ?
Parle, que te faut-il ? Ebloui par la gloire,
As-tu soif de combats, as-tu soif de victoire ?

Mon fils, attends un peu, bientôt peut-être hélas !
 Ton pays pour lui-même invoquera ton bras.
 Jusque-là, cher enfant, reste près de ta mère ;
 Ferme l'œil et l'oreille à la plage étrangère.
 Ah ! toi qui, dès l'enfance, aux soins accoutumé,
 Près de nous assidu, sous ce toit embaumé,
 Dans la joie as coulé des heures fortunées,
 Pourras-tu supporter de si lourdes journées ?
 A la dure consigne être toujours soumis,
 Sans cesse redouter de traîtres ennemis ?
 Après avoir, le jour, manié la carabine,
 Passer la nuit à l'air, au pied d'une colline,
 Sans avoir d'oreiller que l'humide gazon,
 Ni, contre les gros temps, d'abri que l'horizon ;
 Enfin, le jour, la nuit, n'avoir repos ni trêve,
 Ni d'autre point d'arrêt que le tranchant du glaive :
 Enfant si délicat, pour ce sublime effort,
 Pense-tu, réponds-moi, mon fils, être assez fort ?...."

* * *

" Mère, regarde-moi, lis dans mes yeux, écoute ;
 Un seul mot va suffire à dissiper ton doute :
 Je suis fils des Croisés ; ce que Dieu, pour la foi,
 Jadis a fait par eux, mère, il le peut par moi !

* * *

" Viens m'embrasser, mon fils, et pardonne à ta mère
 D'avoir osé tenter une vertu si fière.
 Pardonne, j'ai voulu, que, dans ta noble ardeur,
 De ton hardi projet tu saches la hauteur.
 Maintenant, ô mon fils, à la voix qui t'appelle
 Puisqu'en brave, en héros tu veux être fidèle,
 Puisque, loin de les fuir, tu cherches les labeurs,
 Va, part, et ton retour viendra sécher mes pleurs."

* * *

Je n'ai fait qu'affaiblir, en les rendant publiques,
 Les sublimes beautés de scènes domestiques ;
 Mais pour vous, pour vous tous, braves qui nous quittez,
 Cette mère, elle existe, elle est à vos côtés :
 Cette mère, messieurs, soldats ! c'est la patrie,
 Qui, d'abord triste et froide, aujourd'hui vous convie,
 L'Etendard à la main, d'aller lui faire honneur,
 Et commence à mêler sa joie à sa douleur.

Mais, si plus d'une mère, en son deuil magnanime,
 De la patrie en pleurs offre un type sublime,
 Plus d'un père, souvent, n'a dit que quelques mots,
 Du cœur d'un grand prélat énergiques échos ;

“ Va, pars, si Dieu t'appelle : Ah ! si j'avais ton âge,
Nul ne me ravirait ton glorieux partage.
Pour son pays, mon fils, il est beau de mourir ;
Pour la cause de Dieu plus beau d'être martyr !

Quand notre père à tous, jette un cri par le monde,
Ne faut-il pas qu'au moins chaque foyer réponde ?
Réponds pour nous, mon fils, réponds, et, fier chrétien,
Va dire au monde entier ce qu'est un canadien.”

* * *

Partez donc, amis, partez !
À l'ombre de vos lauriers
Grandiront vos jeunes frères :
Et, quand vous reviendrez,
Tous vous nous trouverez
Dignes de vous et dignes de vos pères.

ALPH. BELLEMARE.

JOURNAL DE VOYAGE EN EUROPE

9 mai 1867.

La permission pour un voyage d'Europe obtenue, et les préparatifs terminés, je laisse Saint Paul l'Ermitte, heureux de pouvoir réaliser le rêve de toute ma vie. Mais les dangers d'un voyage de long cours, l'océan, avec ses écueils et ses tempêtes, m'inquiètent fortement et font sur moi une émotion vive et profonde.

L'éloignement d'une paroisse que j'aime, la magnifique démonstration que les gens font à mon départ, tous les mouchoirs qui s'agitent à chaque maison sur mon passage jusqu'au bout de ma paroisse, tout cela m'impressionne profondément et me fait verser des larmes.

Je fais mes adieux à mes confrères et à mes amis de Montréal, qui tous se réjouissent pour moi, et qui voudraient partager ma bonne fortune.

10 mai.

A six heures du matin, je suis à Québec, et, à l'instant, je commence mes visites d'adieux à la famille et aux amis.

La soirée se passe à l'archevêché, où se trouvent réunis mes compagnons de voyage, qui sont : Monseigneur l'Evêque d'H..., Haut-Canada ; M. N..., son secrétaire ; M. P..., procureur du Collège de Sainte-Anne ; M. D..., curé de Saint-Edouard, et M. D..., vicaire de Saint-Isidore. Ces deux derniers, qui n'avaient ni mes goûts, ni mes dispositions, devaient être, cependant, mes compagnons constants de voyage.

Une seule considération me faisait fermer les yeux sur les conséquences d'un tel amalgame, c'était la circonstance unique de l'exposition de Paris et du dix-huitième anniversaire séculaire du martyre de Saint-Pierre.

11 mai.

Après le déjeuner, les messieurs de l'archévêché, avec une politesse digne d'éloge, mettent des voitures à notre disposition, et deux de ces messieurs viennent nous conduire jusqu'au steamer *Moravian*, choisi pour le voyage.

Plusieurs amis y étaient déjà rendus pour me faire un dernier adieu et me donner une dernière poignée de main.

Il faut convenir que le départ, pour un voyage lointain, a quelque chose de solennel et de saisissant.

En m'éloignant de mon pays et de tant de personnes chéries, qui m'accompagnaient de leurs inquiétudes et de leurs vœux, mon cœur se brisait et je ne pouvais retenir mes larmes.

Il était onze heures; le canon du vaisseau venait de saluer Québec, et déjà cette ville, ma ville natale, s'éloignait avec les souvenirs du pays qui nous jetèrent dans la tristesse et le silence.

Il n'y eut de remarquable, dans le reste de la journée, que la chute d'un jeune enfant dans un escalier. Ce pauvre petit en est quitte pour un peu de sang.

12 mai.

Monseigneur F... nous donne le beau spectacle d'une messe sur l'océan, et j'ai le bonheur d'y communier. Monseigneur veut bien aussi nous faire une instruction.

Le soir, nous admirons le coucher du soleil qui se plonge dans la mer avec un jeu de lumière admirable.

Nous avons parcouru, depuis hier, trois cent treize milles

13 mai.

Nous avons le bonheur d'assister à la messe, dite par Monseigneur F...

A trois heures de l'après-midi, nous saluons Terre-neuve.

La distance parcourue depuis hier est de deux cent soixante-treize milles.

14 mai.

Nous avons le bonheur d'avoir la messe de Monseigneur F...

A neuf heures, nous passons le Cap Rey, et, à plusieurs reprises dans la journée, nous rencontrons des montagnes de glaces qui,

par leurs formes variées, leur blancheur éblouissante et leur majesté, excitent l'admiration de tout l'équipage.

Je commence à sentir le mal de mer.

La distance parcourue depuis hier est de deux cent quarante-trois milles.

15 mai.

Monseigneur dit la Ste. Messe, mais je ne puis y assister, étant malade. Le vent augmente dans la journée et le vaisseau est couvert de vagues à chaque instant.

Nous étions en plein océan, et l'immensité qui se montrait à nos regards produisit, dans mon âme, un saisissement difficile à concevoir. Que l'homme est petit en présence de cet immensité qui nous sépare du vieux monde et qui montre si bien et la grandeur de Dieu et sa puissance ! Le firmament au-dessus de sa tête, la mer sous ses pieds, abîmes également insondables, on sent vivement sa petitesse et son néant, et la pensée se porte, naturellement, vers celui qui, du haut du ciel, maîtrise les éléments.

Depuis hier nous avons parcouru deux cent quatre milles.

17 mai.

Impossibilité de dire la messe, le vaisseau est trop ballotté.

Je suis malade toute la journée.

La distance parcourue depuis hier est de deux cent vingt milles.

17 mai.

Malgré le grand vent qui se continue, Monseigneur peut nous donner la sainte messe.

La messe sur l'océan, a bien quelque chose de poétique, mais elle manque de cet imposant qu'on peut lui donner ailleurs. Une simple table sur laquelle repose une pierre sacrée, recouverte de trois nappes, un crucifix fixé à la cloison par une broquette, deux chandeliers, voilà tous les ornements possibles dans un vaisseau dont l'équipage est protestant. Encore, heureux de pouvoir jouir d'un privilège que bien d'autres vaisseaux refuseraient peut-être.

Deux prêtres soutenaient la table à chaque bout, pour l'empêcher de culbuter, un prêtre tenait le missel, tandis que le pauvre évêque, lui-même, était obligé, quelquefois, de porter les mains au plafond de la cabine, pour conserver l'équilibre. Voilà en deux mots, comment se dit la sainte messe sur l'océan.

Toute la journée les vagues balayent le vaisseau ; la batterie de cuisine et la vaisselle même sont à la nage.

La distance parcourue est de deux cent vingt et un milles.

18 mai.

Malgré le grand vent qui se continue encore, nous avons le bonheur d'avoir la messe.

Dans l'après-midi, nous rencontrons un vaisseau marchand que nous saluons à une grande distance. Nous parcourons deux cent dix-sept milles.

19 mai.

Aujourd'hui, dimanche, Monseigneur F. nous donne la sainte messe à 9 heures et nous fait une instruction assez longue.

Nous sommes un objet de curiosité pour les différentes dénominations religieuses qui nous entourent.

A dix heures et demie, le ministre protestant fait l'office divin, et deux fois, dans l'après-midi, nous sommes témoins de prédications sur le pont du vaisseau. Chaque secte veut se montrer. De ma vie je n'ai rien vu de si ridicule.

Depuis hier nous avons fait deux cent cinquante-six milles.

20 mai.

Nous avons la sainte messe et la journée se passe sans rien de remarquable.

La distance parcourue est de deux cent soixante-quatre milles.

21 mai.

Nous avons la sainte messe malgré un vent impétueux, et toute la journée, ce vent se fait sentir avec un froid glacial.

Dans l'après-midi, nous apercevons un vaisseau à l'horizon.

Nous avons fait, dans la journée, deux cent quarante-et-un milles.

22 mai.

Enfin, à cinq heures du matin, on vient m'annoncer que nous sommes aux côtes d'Irlande. Je m'habille précipitamment et je vais admirer le magnifique panorama qui se déroule aux regards. Monseigneur nous donne la sainte messe, puis le capitaine, par une excessive bonté, et avec une attention digne d'éloge, voulut bien diriger le vaisseau le plus près possible des côtes, afin de nous faire jouir, plus aisément, du beau spectacle de la Chaussée des Géants. En face de cette merveille de la nature, sur le rivage, est un rocher nu, sur lequel on remarque une partie qui prédomine et qui représente un personnage agenouillé. C'est le géant, gardien de la Chaussée. Une partie de la Chaussée a la forme d'une église, du plus beau gothique ; et le reste est un assemblage étonnant de colonnes basaltiques superposées et qui se multiplient à l'infini.

Le spectacle est admirable et ne saurait être reproduit, sur la toile, avec ses ombres et ses jeux de lumières.

L'Irlande entière, que nous côtoyons une partie de la journée, est formée de montagnes majestueuses, avec des coupes d'une variété étonnante et d'un vert enchanteur.

Nous y avons remarqué quelques fortifications et les ruines d'un fort qui ont fait sur moi une vive sensation.

Toutes les parties que nous avons côtoyées, étaient en pleine culture. A gauche, apparaît l'Ecosse avec ses montagnes élevées et ses sombres rochers entassés les uns sur les autres.

A cinq heures, nous saluons l'île Man qui, du côté sud, n'est remarquable que par ses côtes élevées et sauvages, surmontées de trois pharés, mais qui, d'un autre côté, s'élève en amphithéâtre, et est parsemée entièrement d'habitations.

Cette île renferme quelques petites villes.

23 Mai.

Nous nous éveillons à Liverpool. Dans la nuit, nous étions entrés dans les docks qui sont, dit-on, les plus vastes et les plus beaux du monde.

Liverpool est la seconde ville d'Angleterre et renferme une population de 300,000 âmes.

Après l'inspection de nos valises, nous nous mettons de suite, à parcourir la ville qui, dans la partie visitée, est d'une grande propreté.

A la jonction de la route de Londres et Pembroke Place, s'élève la statue équestre de Georges III, en granit noir, reposant sur un piédestal de granit gris.

La Halle Saint-Georges est un édifice splendide, formant trois parallélogrammes ayant, chacun, seize magnifiques colonnes corinthiennes, en granit gris, reposant sur un perron, en granit, qui parcourt toute la façade.

Les intérieurs sont d'une grande richesse. L'une qui sert de salle de concerts et de soirées, a une voûte à fresque, un parquet en marbre, et est d'une grande richesse de décorations. Toutes les portes sont en cuivre doré et ciselées avec un goût à ravir. Huit lustres énormes et magnifiquement travaillés, en cuivre doré, sont suspendus à la voûte qui reçoit la lumière par des jours dérobés. L'effet est imposant. L'autre salle, moins belle, est destinée à la cour criminelle.

Le terrain de la Halle Saint-Georges est entièrement fermé par une palissade en fer. A l'entrée principale, sont quatre énormes

lions, en granit gris, couchés sur des piédestaux, aussi en granit gris.

Dans l'intérieur de la palissade d'un côté est un piédestal, en granit gris, surmonté de la statue équestre du Prince Albert, en bronze ; de l'autre côté est une belle colonne, de granit gris, portant la statue de Wellington, en bronze.

Le monument Nelson, sur la place du même nom, représente le général expirant ; abrité par un drapeau que lui présente la victoire d'une main, et de l'autre, laissant tomber, sur la tête du vainqueur, des couronnes de laurier. Sous un second drapeau, apparaît la mort qui attend sa victime. Ces statues sont placées sur un piédestal très-élevé, le tout en granit gris foncé. Puis à chaque angle du piédestal, en granit noir, sont quatre esclaves enchaînés, laissant voir toute l'horreur de leur situation. L'effet est touchant.

La bourse est bâtie avec colonnes glacées en granit. L'intérieur est tout en marbre et des plus imposant.

Nous visitons les marchés qui sont de vraies exhibitions. J'admire surtout des fleurs groupées avec un goût exquis. On y mange de grosses cerises.

A onze heures, nous prenons les chars qui, en six heures, et à travers un pays en pleine culture, nous conduisent à Londres.

Il est impossible de se faire une idée du soin avec lequel on cultive cette partie de l'Angleterre.

Après avoir choisi un hôtel convenable et nous être munis d'un bon dîner, nous allons à l'église française, pauvre et misérable petite chapelle. On y faisait le mois de Marie. Le salut du Saint-Sacrement, le chant des litanies et du cantique "*C'est le mois de Marie*" tout me rappela mon cher Saint-Paul.

Nous allons, un instant, saluer le curé et nous allons de suite visiter le musée de madame Tussaud. Ce musée considérable est d'une grande richesse. Tous les murs sont en glaces, enchâssées dans du cuivre doré, travaillé à l'antique.

La voûte est à caissons dorés, et soutient une quantité innombrables de petits lustres en cuivre doré.

Ce musée renferme toutes les célébrités européennes jusqu'à nos jours, travaillées en cire, avec une perfection et une richesse incroyable. L'effet est magique.

Le musée renferme aussi une grande quantité d'objets qui ont appartenus à ces célébrités.

La salle des horreurs contient les statues et les bustes de toutes les personnes qui se sont illustrées par leurs vices ou leurs mauvaises actions.

La banque d'Angleterre forme un carré ayant façade sur quatre

rues. Le carré intérieur forme une magnifique cour avec portique en granit. Au centre est un piédestal, de granit gris, surmonté d'une statue de la reine Victoria en marbre noir. La façade principale de ce grand et bel édifice forme un portique immense avec huit grandes colonnes en granit. Ces colonnes sont corinthiennes. En face est la statue séquestre du duc de Wellington, en marbre noir, et à l'entrée de la place est une jolie fontaine, en marbre, avec statue en bronze.

Le *London Monument* est une immense colonne surmontée d'une espèce de chardon. Vis-à-vis est une banque, avec colonnes et statues en granit.

La cathédrale de Saint-Paul, le plus beau temple consacré au culte protestant, est une magnifique imitation de Saint-Pierre, mais en visitant les deux, on peut facilement se convaincre qu'il n'y aura jamais qu'un Saint-Pierre de Rome.

La crypte de la cathédrale de Saint-Paul renferme un grand nombre de tombeaux, mais les deux plus importants sont ceux de Nelson et du duc de Wellington. Le tombeau de Nelson est en marbre blanc et en porphyre.

Sur celui de Wellington est le char en bronze, formé avec les canons pris sur l'ennemi, tel qu'il a servi à la translation de ses cendres.

La tour de Londres, de forme irrégulière, est une vraie forteresse. Une partie est destinée aux antiquités et aux armes. On y voit toutes les armures des différents rois d'Angleterre. On y compte plus de six cent mille armes, arrangées en toutes sortes de figures et avec un goût et une dextérité admirable. Cette forteresse est un assemblage de tours, rondes ou carrées, qui ont chacune leur nom et leurs souvenirs. Ce qui m'a frappé davantage c'est la tour du sang, qui rappelle le meurtre indigne des deux enfants d'Edouard IV, assassinés en 1483. Une des tourelles est destinée aux bijoux de la couronne. J'ai pu contempler, à l'aise, la couronne de la reine, son sceptre et ses diamants, ainsi que les sceptres des autres rois d'Angleterre et tous les vases, en or pur, qui ont servi et qui servent encore aux fonctions royales. Chose étonnante, ce trésor inestimable est confié à la garde d'une femme.

Le palais de la reine ou palais de Buckingham est magnifique, ainsi que ses parcs, mais je m'attendais à quelque chose de plus. Les parcs sont immenses et offrent de délicieuses promenades.

L'abbaye de Westminster est d'un gothique parfait. C'est vraiment grand et solennel. Cette église regorge de monuments funèbres et la plupart en marbre blanc. Celui qui m'a frappé comme prêtre, est le tombeau d'Edouard le-Confesseur, Saint-

Edouard. A la grande surprise de tous les protestants qui nous entouraient, nous nous sommes prosternés devant ce tombeau vénérable, nous l'avons embrassé et nous y avons prié pour la conversion de l'Angleterre.

Westminster contient huit chapelles, qui sont fermées et privées d'autels.

Nous avons assisté aux exercices de Westminster qui se font très-bien. Le chant y était admirable.

Les bâties du parlement forment un carré immense, à quatre étages, dont les ouvertures en sont séparées que par de gros cordons, qui se terminent, au-dessus de la couverture, par de petites flèches. Deux grosses tours carrées et plusieurs petites flanquent l'édifice, qui est d'une somptuosité extraordinaire et vraiment digne de Londres.

La richesse de l'intérieur correspond parfaitement avec l'extérieur.

Nous y avons vu plaider les lords, avec leurs perruques d'antique tradition. Rien certainement de plus dignement porté et de plus imposant.

Le monument Nelson, sur la belle place de Trafalgar, est une bien belle colonne corinthienne, reposant sur son piédestal et surmontée de la statue de ce général. Aux quatre angles de la base, sur des socles à anneaux, sont quatre énormes lions qui produisent le plus grand effet. La place est entourée de palissades en fer, avec statues et magnifiques fontaines.

25 mai.

A sept heures nous prenons les chars pour Paris où nous arrivons à six heures du soir.

Nous descendons à l'Hôtel du Var, chaussée d'Antin.

26 mai.

Nous allons dire la messe à la Madeleine, monument colossal et majestueux, entouré de nombreuses colonnes corinthiennes.

Un large perron conduit au péristyle où la colonnade supporte un magnifique fronton, représentant le jugement dernier. L'intérieur, éclairé par trois demi-coupoles à grand effet, est richement orné et dans un style qui conviendrait mieux à une salle de bal, qu'à une église.

Marochetti a sculpté, pour le maître-autel de cette église, une Assomption, en marbre blanc, d'une grande beauté, et Ziegler a aussi composé pour elle une peinture occupant une demi-coupole derrière l'autel, qui est singulièrement compliquée.

Au centre est la Madeleine aux pieds du Christ, entouré des apôtres et des évangélistes.

Nous commençons la visite de Paris par Saint-Germain l'Auxerrois qui, avec son portique où on a peint une série de tableaux à presque, paraît un peu curieux.

Cette décoration à fond d'or se relie, tant bien que mal, aux sculptures gothiques.

L'intérieur n'a rien de remarquable. En face est le Palais Bourbon qui se distingue par ses dimensions et par sa colonnade.

La Tour Saint-Jacques, en gothique, est bien belle de sculptures.

L'Hôtel-de-Ville est grandiose par ses proportions et ses ornements.

La colonne de Juillet, élevée sur la place de la Bastille, est surmontée d'un ange, se soutenant sur un pied, et tenant une couronne à la main. Elle est haute et bien proportionnée.

Notre-Dame, fondée par Childebart en 365, fut rebâtie ensuite en 1161. Elle a 378 pieds de long, 144 pieds de large et 100 pieds de haut. La hauteur des tours est de 204 pieds. C'est après la cathédrale de Rheims, le plus beau monument de l'art catholique en France. Malheureusement, elle n'a pas assez d'espace pour être appréciée. Le chœur est riche d'architecture, et ses six piédestaux, surmontés d'anges, en bronze, sont d'un grand effet.

Il y a aussi deux candélabres, en porphyre et bronze doré, qui sont bien beaux.

Huit gros lustres, en bronze doré, sont suspendus à la voûte.

Parmi ces tombeaux que renferme Notre-Dame, est celui de Monseigneur Affre. Sur un piédestal en marbre gris, est la statue de l'évêque, en marbre blanc. Il est à demi couché, appuyée sur le coude gauche, ayant sous la main le crucifix, et la main droite élevée, tenant une branche d'olivier.

Les panneaux du piédestal sont blancs et représentent, en relief, Monseigneur Affre sur les barricades. Le fond du monument s'élève, à une quinzaine de pieds, couronné par une palme et une mitre, avec panneau de marbre noir ; sur ce panneau, sont gravées, en lettres d'or, ces paroles à jamais mémorables : " Puisse mon sang être le dernier répandu." Ce tableau est sublime.

Le monument de la Vierge, en marbre blanc, avec ces mots : "*Immaculatæ Virgini Deiparæ Galliarum Patronæ*" est bien beau.

Le tombeau du général Darcourt représente le général sortant du cercueil.

Le tombeau de Jean-Baptiste de Budes, maréchal de Québriant,

et de Rénée du Bercrepin, son épouse, les représente dans un médaillon, entouré de lauriers avec les armes du maréchal.

L'Hôtel-Dieu est un immense édifice, tenu avec une propreté exquise, par les sœurs de l'ordre de Saint-Augustin, qui peuvent offrir sept cents lits aux malades.

La Sainte Chapelle, bâtie par Saint-Louis, de style ogival, possède de splendides vitreaux. C'est un véritable bijou. Les vitreaux du chœur ne sont séparés que par des pilastres, ce qui produit le plus riche effet possible.

Le toit est surmonté d'un clocher tout à jour et doré.

Le Palais de Justice est immense et d'une belle architecture. Tout l'intérieur est en granit blanc. On y remarque le monument de Louis XVI en marbre blanc. Le bas-relief représente le roi apprenant l'arrêt de sa mort.

Le tribunal de commerce est surmonté d'un magnifique dôme. La conciergerie est flanquée d'énormes tours.

La Cour de Cassation, en granit blanc, est d'une grande beauté et d'une grande richesse d'exécution.

Au milieu du Pont-Neuf est la belle statue équestre de Henri IV, en bronze, reposant sur un piédestal en marbre blanc.

L'Hôtel de la Monnaie, ainsi que l'Institut sont de magnifiques monuments qui rivalisent en beauté et en richesse.

La Fontaine Saint-Michel paraît fort bien. Elle est placée entre deux rues, au coin d'un bloc de maisons. La statue de Saint-Michel, écrasant le serpent, le tout en bronze, repose sur un rocher. L'eau s'échappe du rocher, tombe dans quatre bassins. De chaque côté sont deux serpens ailés, en bronze, vomissant l'eau. Le monument est très-élevé, ayant quatre colonnes, en marbre gris, surmontées de statues en bronze.

Les ruines des anciens bains de Jules César, avec sa prison, intéressent singulièrement.

Le musée de Cluny est encombré d'objets antiques qui nous font oublier les heures.

Le Collège de France impose par ses proportions et sa richesse.

La Sorbonne est une église d'une grande simplicité. On y admire le tombeau du cardinal de Richelieu, qui est représenté à demi couché sur un lit de mort, ayant à ses pieds la princesse de Condé, sa mère, représentant la France en pleurs.

A sa tête est la duchesse d'Aiguillon, sa mère, représentant la Religion qui le soutient. Les armes du Cardinal sont soutenues par deux anges. Tout ce groupe est en marbre blanc d'une grande beauté. Ce monument a été exécuté par Girardon Fricassin en 1694.

Deux autres statues représentant le Sauveur à la colonne et Saint

Louis de Gonzague, en plâtre, sont aussi dans cette église et elles sont admirablement belles.

Dans la chapelle à droite est le tombeau du duc de Richelieu, neveu du Cardinal, qui est à demi couché, soutenu, par un bras, par la Religion. Ce monument est en marbre blanc. Le dôme extérieur de l'église est bien beau.

Le Lycée Impérial de Louis-le-Grand est une bâtisse bien simple, mais digne cependant.

Le Panthéon est, à mon goût, un des monuments les plus imposants de Paris. On remarque, au portique, deux groupes, en marbre blanc, représentant Sainte Gèneviève et Attila, et Saint Rémy baptisant Clovis. Le dôme est le plus beau de Paris et est vraiment imposant.

La longueur de cette église est de trois cents cinquante pieds ; sa largeur de deux cent cinquante pieds, et la hauteur du dôme de deux cent cinquante pieds.

L'intérieur est riche par ses fresques. L'église possède aussi de magnifiques peintures. Seize lustres, en bronze doré, sont suspendus à la voûte.

L'intérieur, à mon goût, est le plus beau de Paris.

Les autels sont d'un grandiose unique.

On descend à la crypte par une rampe en pierre d'un beau travail.

La crypte est toute en colonnes de granit blanc. Jean Jacques Rousseau et Voltaire y ont leurs tombeaux. Celui de Voltaire est surmonté d'une lyre à demi couchée. Les deux tombeaux sont en marbre blanc, et figurent bien tristement dans une église livrée au culte.

Dans la crypte, il y a un écho admirable, qui jette tous les visiteurs dans l'étonnement. Le conducteur frappe sur un tombeau, fixé à un bout du souterrain, et aussitôt, à l'autre bout, se fait entendre comme la détonation d'un canon de gros calibre. Le conducteur donne un adieu, un bon soir, et à l'instant une voix épouvantable redit l'adieu, le bon soir. Rien de plus surprenant.

L'école de droit est un édifice demi-circulaire avec colonnes.

L'église de Saint-Roch est très-riche à l'intérieur. Ses grosses colonnes sont imposantes et son ambon si riche est d'un effet merveilleux.

Dans la chapelle de la Sainte Vierge, qui est d'un singulier aspect, on remarque un Christ en croix, au milieu de soldats et de rochers en pierre enluminés.

Cette chapelle renferme aussi quatre magnifiques peintures et deux statues d'une grande beauté, l'Espérance et la Charité.

Saint-Roch possède le tombeau de Sainte-Gèneviève, patronne

de Paris. Ce tombeau vénérable est en bronze doré et abrité par un mausolée gothique d'un grand effet. Des cierges, entretenus par la piété et la confiance, brûlent constamment sur ce tombeau.

Le Palais du Luxembourg est imposant et se distingue par son architecture avec colonnes annulaires.

Le théâtre impérial de l'Odéon se présente bien avec son fronton à huit colonnes.

Le Palais du Président, qui est beau, est ainsi nommé parce qu'il est entretenu aux frais de l'Empereur Napoléon III, qui veut conserver l'édifice comme souvenir de l'emprisonnement qu'il a subi.

Saint-Sulpice est une grande et imposante église. Elle a quatre cent vingt pieds de long, cent soixante et huit de large et quatre-vingt seize de haut.

L'intérieur est beau mais simple.

L'église est divisée en trois nefs par des piliers en granit et font un riche effet.

Les fresques des chapelles sont bien belles.

L'autel et le tabernacle sont en bronze doré.

Quatre splendides candelabres sont placés dans le chœur.

Dans la chapelle de Saint Vincent de-Paul est la statue de ce saint, en marbre blanc, recevant deux enfants. Le groupe est magnifique.

La chapelle de la Vierge est saisissante de beauté, six colonnes en marbre blanc soutiennent le fronton, et le groupe en marbre, éclairé secrètement, est merveilleux.

On dirait la Sainte Vierge descendant du ciel, au milieu des anges, et venant au devant de nous.

Sept lampes et deux lustres, en bronze doré, soit suspendus à la voûte.

Dans la chapelle de Saint Jean-Baptiste est le tombeau de Monsieur Jean-Baptiste Joseph Languet de Gugy, curé de Saint Sulpice, mort en 1750.

Le tombeau, en marbre gris, est surmonté d'un groupe représentant le saint prêtre agenouillé et les yeux au ciel. Cette statue, en marbre blanc, se détache admirablement bien du fond qui représente une draperie, gris foncé, que soulève un ange, aux ailes déployées, en marbre blanc ; tandis que de l'autre côté, apparait la mort, avec sa faux, en marbre noir. L'effet est magnifique. L'autel et deux candelabres sont en bronze doré.

Seize lustres, en bronze doré, sont suspendus à la voûte de la grande nef.

L'intérieur de l'église est imposant. La façade forme deux entablements superposés, d'ordre dorique et ionique, ayant chacun

douze belles colonnes. Le tout est surmonté de deux belle tours de genres différents.

En face, sur la place, est une belle fontaine, avec statues reposant dans des niches. Aux pieds des statues sont des têtes de lions, jetant l'eau ; et aux quatre angles du monument sont quatre énorme lions vomissant l'eau. Cette fontaine à trois bassins, en pierre grise, et le piédestal du monument est en marbre noir.

Saint Germain des Près, dont la façade n'est qu'une porte qui ressemble à la porte d'une ville, à deux cents pieds de long, soixante trois de large et soixante de haut. La porte est surmontée d'une tour carrée, avec confortis, qui imite une forteresse.

Le pape Alexandre III, réfugié en France, en fit la dédicace le 21 avril 1163.

L'intérieur est à fresques.

La voûte, très-élançée, en bleu ciel, avec cordons d'or et étoiles d'or, est belle et riche.

La chaire, en marbre blanc, avec reliefs, en bronze, est terminée, de chaque côté, par deux statues en bronze et de grandeur naturelle, représentant la Foi et Moïse.

L'autel est en marbre blanc avec ornements de bronze doré.

Le tabernacle et la statue de la Sainte Vierge sont en bronze doré. Le pavé du sanctuaire est en belle mosaïque.

Dans la chapelle de Saint-François-Xavier est le tombeau de Saint Casimir, roi de France. Ce monument, en marbre noir, supporte la statue du roi agenouillé, au milieu d'armures, supportant la couronne et le sceptre d'une main. La statue et les armes sont en marbre blanc.

La fontaine baptismale est en porphyre incrusté de cuivre doré. Les petits autels sont en marbre blanc et gris avec colonnes.

La statue de Sainte Marguerite, en marbre blanc, est très-belle.

Cette chapelle contient le tombeau d'Olivier et Louis de Castellau. Le piédestal, en marbre noir, supporte une urne de marbre blanc avec statues et armures aussi en marbre blanc.

Le petit dôme de cette chapelle est riche par ses fresques.

L'école des Beaux-Arts forme une cour au milieu de laquelle est une colonne corinthienne, en stuc, surmontée d'une statue de la Victoire, en bronze. A la porte figurent les bustes de Pierre Puget et de Nicolas Toussin en stuc. Des statues, en marbre blanc, règnent tout le long de la façade.

Saint Eustache, qui date de 1641, est une des plus curieuses églises de Paris par son style. Rien n'est plus étrange que ses piliers immenses terminés par des chapiteaux corinthiens. Cepen-

dant, l'intérieur est un des plus beaux de Paris Il y a cinq nefs et la voûte est d'une élévation surprenante.

Cette église possède vingt huit chapelles à fresques.

Dans une des chapelles, on y remarque le tombeau de Jean Baptiste Colbert, ministre d'état, mort en 1683.

Ce magnifique tombeau, en porphyre, est surmonté de la statue du ministre en marbre blanc. Deux autres statues, aussi en marbre blanc, sont aux pieds du monument.

J'ai pu vénérer, dans cette église, les reliques de Sainte Marie Madeleine qui étaient exposées.

L'église de Notre-Dame des Victoires, appelée assis des Petits Pères, est une église assez ordinaire.

A droite, en entrant, est une belle statue de Saint Pierre, en bronze, assis dans un fauteuil en marbre blanc.

Cette statue, qui à coûté 4,000 francs, est un cadeau de Pie IX, qui à bien voulu y appliquer les mêmes indulgences qu'on peut gagner en embrassant le pied de la statue de Saint Pierre, exposée dans la basilique vaticane.

La chapelle de l'archiconfrérie, dont la statue est en marbre blanc, est d'une grande richesse d'ornements. L'autel est en marbre blanc et renferme le corps de Sainte Aurélie que j'ai pu voir exposé. Cette relique précieuse est aussi un cadeau du pape actuel.

Une des nombreuses lampes qui brûlent devant la statue de la Vierge miraculeuse, a été donnée par l'Impératrice Eugénie. Elle est en argent doré et d'un beau travail.

Dix lustres, en bronze doré, sont suspendus à la voûte de cette église qui est très simple.

L'ensemble de l'église inspire la piété.

Il y a huit chapelles autour de l'église, et toutes d'une piété à ravir. Aussi, il y a foule dans cette église ; et on voit, par le maintien, que c'est la piété seule qui l'y amène.

La chapelle de la Vierge est constamment illuminée et est littéralement couverte de cœurs, en or, en argent et en pierres précieuses, formant, par leur disposition, différentes figures. qui lui donnent la richesse qu'on y remarque. La chapelle voisine est encombrée d'exvoto.

La Place des Victoires forme un circulaire parfait, au milieu duquel est un piédestal, en marbre blanc, avec relief en bronze, surmonté d'une statue équestre représentant Louis XIV.

Le milieu de la place donne vue sur la Banque de France, qui est d'une belle architecture. Le monument de Louis XIV est entouré d'une palissade circulaire en fer.

La bibliothèque est un beau monument d'ancien style à trois côtés et orné de verdure avec un goût exquis.

La Bourse est dans le genre de celui de la Madeleine, et offre de beaux détails et un bel ensemble. Cet édifice, qui a 414 pieds de large, est environné de soixante six colonnes corinthiennes élevées sur un soubassement haut de neuf pieds.

Ce peristyle supporte son entablement et un attique, et forme une galerie à laquelle on arrive par deux perrons à l'est et à l'ouest.

A chaque angle de l'édifice est placée une statue représentant le Commerce, la Justice, l'Agriculture et l'Industrie.

L'opéra comique a une jolie façade avec portique et grosses colonnes.

Le boulevard des Italiens est, sans contredit, avec la rue Rivoli, les rues les plus belles de Paris.

Le boulevard des Italiens est bordé, dans toute sa longueur, de quatre rangées d'arbres qui lui donnent un aspect enchanteur.

La rue Rivoli a une étendue de plus de 10,000 pieds. Bien alignée, cette rue présente de belles arcades, de beaux magasins, des maisons vastes et de larges trottoirs. Elle longe l'Hôtel des Finances, le jardin et le palais des Tuileries, le Louvre, la place du Palais Royal, la place du Louvre, la place de l'Oratoire, la place et l'Hotel-de-Ville.

27 Mai.

Nous allons dire la messe à Notre-Dame des Victoires, puis nous nous occupons d'affaires jusqu'à midi. Alors nous nous transportons au Palais de l'Exposition où nous restons jusqu'au soir.

28 Mai.

Nous nous occupons d'affaires d'argent et nous visitons quelques magasins pour acheter des souvenirs. A midi nous retournons à l'Exposition où nous restons encore jusqu'au soir.

29 Mai.

Nous prenons les chars pour Lyon où nous arrivons à dix heures et demie du soir, après avoir salué Villeneuve Saint Georges ; Melun, avec son beau château de Vaux-le-Pescri ; Bois-le-Roi, aux limites de la forêt de fontainebleau que le convoi traverse sur une étendue considérable et dont il effleure les belles futaies ; Montereau ; Sens, avec sa cathédrale gothique aux deux tours, dont une tronquée ; Joigny, avec son pittoresque amphithéâtre ; Ancy-le-Franc, avec son somptueux château de Louvoir ; Montbard, première ville de la Côte d'or, avec son église sur une montagne de verdure ; Darcey, avec ses murailles naturelles ; Blaisy-le-Bas, avec son souterrain qui permet à la locomotive de traverser les

gorges de Bourgogne, premières chaînes des montagnes de la Côte d'or.

Cet ouvrage d'art important a coûté près de douze millions. La construction a duré six ans, et vingt deux puits, dont quelques uns n'ont pas moins de deux cent cinquante pieds de profondeur, ont servi à l'extraction des matériaux et aèrent actuellement le tunnel. Dix minutes suffisent pour franchir, en wagon, ce ténébreux passage, qui a plusieurs milles de longueur, et presqu'aussitôt on aperçoit Dijon, comme un magnifique fond de scène dans une décoration de théâtre ; Châlon-sur-Saône, avec ses trois magnifiques églises et ses contrées vinicoles, les plus belles du monde entier.

A Lyon, nous sommes descendus à l'Hôtel d'Angleterre, grand et bel hôtel situé sur la place Napoléon.

Lyon est une ville de trois cent mille âmes. Elle se présente majestueusement avec de vastes quais bordés de maisons élevées, dominées elles-mêmes par des collines couronnées de forts. Le clocher de Notre-Dame de Fourvières, surmonté d'une statue colossale de la Sainte-Vierge, occupe le point culminant de cette vue remarquable.

La place Napoléon, où est située notre hôtel, est la plus belle place de Lyon. Elle est complantée de magnifiques arbres. Au milieu est la statue équestre de l'Empereur Napoléon I, en bronze, reposant sur un piédestal en marbre blanc, où figurent des reliefs, en bronze, d'une grande beauté. Aux deux extrémités de la place sont deux splendides jets d'eau en gerbes éblouissantes.

30 Mai.

Nous montons à Notre-Dame de Fourvières, où nous avons le bonheur de dire la sainte messe.

La montée qu'il faut faire pour se rendre à ce pieux sanctuaire est bordée de murailles qui en font comme une place forte. La Sainte Chapelle est placée sur le sommet de la montagne, et la statue, en bronze doré, qui domine la tour de l'église, regarde la ville comme pour la protéger. Une foule immense encombrait la route ; les uns, se rendant au religieux sanctuaire ; les autres, en revenant. Nous trouvâmes l'église littéralement remplie d'une foule recueillie, et priant avec une foi vraiment touchante.

Ce sanctuaire, quoique peu riche, est cependant remarquable par le grand nombre d'ex-voto, qui couvrent ses murs, et qui sont plus ou moins resplendissants.

Pendant la messe que j'eus le bonheur d'y célébrer, je communiai près de deux cents personnes ; ce qui prouve la vénération immense qu'ont les Lyonnais pour Notre-Dame de Fourvières. Vraiment, j'eus de la peine à retenir mes larmes, tant j'étais impres-

sionné de ce spectacle. Après la messe, nous parcourons les rues voisines de la chapelle, exclusivement habitées par des marchands d'objets de piété, et nous fimes amples provisions pour le Canada.

Nous visitons Saint Juste qui n'a rien de remarquable.

Saint Nizier, bâtie au quatorzième siècle, est une église écrasée et sombre qui n'a de curieux que son ancienneté.

Saint Irénée renferme dans sa crypte le tombeau de ce saint, qui a été le second évêque de Lyon. Je prie sur ce tombeau vénérable et je visite ensuite le puits où on précipitait les chrétiens pendant la persécution de l'église.

Nous vénérons aussi une immense niche pratiquée dans le mur, et grillée en fer, où sont amoncelés les ossements de dix-neuf mille martyrs de Lyon.

Nous allons ensuite aux Antiquailles, tenu par les sœurs hospitalières dites de Sainte Marthe, fondé par la sœur Giroux, ancienne religieuse de la Visitation. Cette maison est destinée principalement aux aliénés qui sont au nombre de mille.

Ce monastère est célèbre à cause de sa crypte qui contient les tombeaux de Saint Pothin et de Sainte Blandine. On remarque dans cette crypte la colonne à laquelle fut attachée Sainte Blandine, et l'anneau, fixé au haut de la grotte, où elle fut suspendue par les cheveux.

La colonne est enveloppée de fil de fer, afin que personne ne la puisse détériorer.

Saint Jean ou la cathédrale de Lyon est un beau monument gothique du douzième siècle.

La façade, terminée par deux tours carrés de peu d'élévation, entre lesquelles s'élance un pignon qui les dépasse en hauteur, est en partie formée avec des pierres de Fay et de marbre vert, débris de monuments romains.

La nef est d'une grande beauté. La chapelle Saint Louis est, sans contredit, la plus riche de la cathédrale de Lyon; elle fut créée par le cardinal Charles de Bourbon.

Les vitraux modernes, par lesquels on reçoit le jour, brillent du plus vif éclat.

La fameuse horloge, qui est dans une des dernières chapelles, a été loin d'exciter mon admiration. Il est vrai que le mécanisme est dérangé, mais j'avoue qu'il faut du courage pour supporter une telle affaire dans une église.

L. J. HUOT, Ptre.

(A continuer).